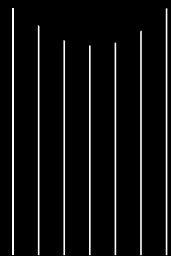


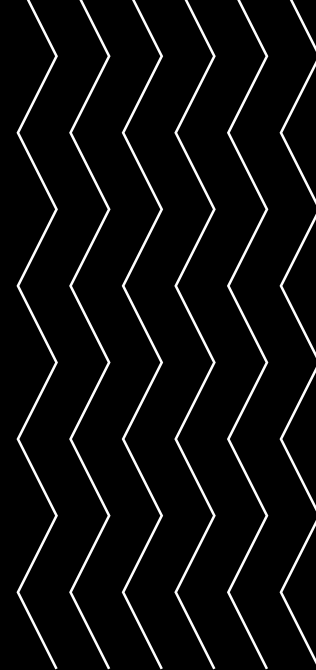


FOCUS SUR LES 

COLLECTIONS



RÉSEAU DES MUSÉES
DU PAYS D'ART ET D'HISTOIRE
HAUT LANGUEDOC ET VIGNOBLES





Du rugueux massif du Caroux à la plaine viticole en passant par les piémonts agricoles, le Pays d'art et d'histoire Haut Languedoc et Vignobles se décline en une remarquable mosaïque de paysages et de sites patrimoniaux. Au cœur de ce territoire rassemblant 102 communes réparties en quatre communautés de communes, de nombreux musées ont vu le jour au fil des ans et des passions. Sous l'impulsion d'habitants et d'érudits férus d'histoire locale et grâce à l'engagement des collectivités territoriales, ils invitent à travers leurs collections à parcourir dans le temps et l'espace un territoire d'exception.

L'idée de ce catalogue est née de riches échanges entre les membres d'un réseau bien vivant : 27 musées ou espaces d'expositions régulièrement ouverts au public ou en cours de structuration, 27 sites où se livre le patrimoine local : des paysages remarquables, un sous-sol d'une étonnante richesse, des espaces habités et exploités au long des millénaires... La rédaction du catalogue a été confiée aux bénévoles qui font vivre ces équipements mais aussi à des spécialistes (archéologues, géologues, spéléologues et historiens) qui mènent des recherches sur le patrimoine et

les collections du vaste territoire qui les porte. Que toutes et tous soient chaleureusement remercié(e)s pour leur contribution à cet ouvrage, de même que l'association Les Arts Vailhan, en la personne de Guilhem Beugnon, qui en a assuré la coordination éditoriale.

Poussez la porte du Pays d'art et d'histoire Haut Languedoc et Vignobles et cheminez avec nous à travers ses roches, ses grottes, ses fossiles, ses plafonds peints et ses bannières, ses lampes de mineurs, ses clous et ses cloches. Tous ces éléments racontent une histoire plus ou moins ancienne, une histoire qui continue de s'écrire dans des lieux d'éducation à la création contemporaine...

Belle visite !



↳ Musée Graissessac Autrefois. © F. Renerre / Pays HLV



Collection de voitures du musée du jouet et de l'objet ancien. © F. Renerre / Pays HLV



PARTIE 1 page 7

Des paysages remarquables, un sous-sol d'une étonnante richesse

- 8 Le Pays Haut Languedoc et Vignobles : une mosaïque géologique
Antonin Genna
- 12 Les richesses souterraines de la vallée du Jaur
Jean-Pierre Donnadiou, Jacky Fauré, Francis Marcou
- 16 Le Spéléo Club de la Montagne noire et de l'Espinouse, pionnier de la spéléologie
SCMNE, Claudine Jacquet
- 24 Les trilobites de la Maison du Cambrien
Francis Fernandez, Claudine Jacquet
- 30 Les fouilles paléontologiques de Cruzy
ACAP (Association Culturelle Archéologique Paléontologique)



PARTIE 2 page 35

Traces de vie, empreinte des hommes

- 36 Les Saintponiens : éleveurs, chasseurs... et sculpteurs
GASP (Groupe Archéologique Saint-Ponais)
- 42 Collections archéologiques des musées du Pays d'art et d'histoire
Claudine Jacquet
- 52 Le sarcophage des époux de Quarante
Jean-Charles Balty
- 56 L'autel paléochrétien de Minerve et ses « graffitis »
Marie Vallée-Roche
- 60 Le château de Puisserguier
Jacques Chabbert
- 66 Découvrir et redécouvrir les plafonds peints médiévaux du Pays
Monique Bourin



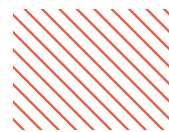
PARTIE 3 page 73

Exploiter les ressources, vivre au Pays

- 74 Gabian : aux sources du pétrole en France
Guilhem Beugnon
- 80 Le bassin houiller de Graissessac
Association des Pierres et du Charbon
- 84 L'évolution des lampes de mine, une histoire technologique au service des mineurs
Philippe Estang
- 90 Des cloutiers des Nières aux fondeurs de cloches d'Hérépian
Claudine Jacquet, musée de la Cloche et de la Sonnaie d'Hérépian
- 96 Des musées qui nous parlent de la vie d'autrefois
Curiositats Musèu, Maison Cévenole, Musée d'Olargues, Écomusée de Puisserguier, Musée du Jouet et de l'Objet ancien, Maison du Patrimoine
- 106 Les bannières de Cruzy, témoins d'un désespoir viticole
Francis Fages, Gérard Olry, Rémy Pech
- 110 Des lieux d'éveil à l'art et à la créativité
Jérémie Guittard, Marjory Clément

PARTIE 1 

DES PAYSAGES REMARQUABLES



**UN SOUS-SOL D'UNE
ÉTONNANTE RICHESSE**

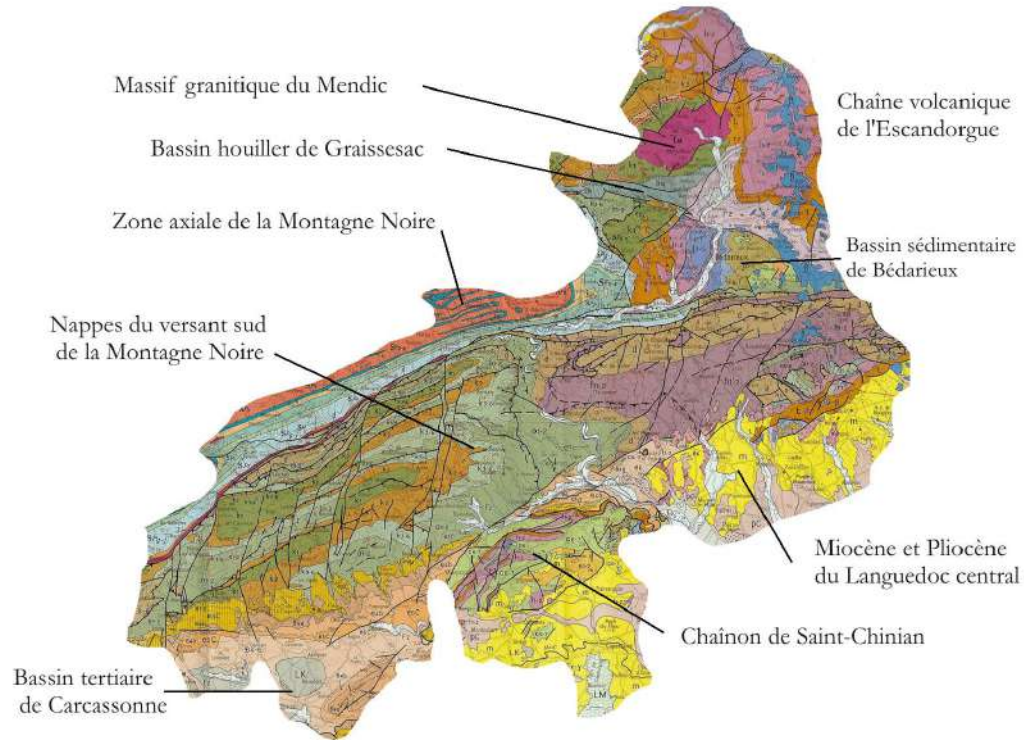
LE PAYS HAUT LANGUEDOC ET VIGNOBLES : UNE MOSAÏQUE GÉOLOGIQUE

Un territoire diversifié

Le Pays Haut Languedoc et Vignobles occupe une superficie de 1912 km², du Minervois héraultais à la limite occidentale du Causse du Larzac. Son territoire, globalement orienté nord-est/sud-ouest, recoupe en écharpe les formations géologiques du sud du Massif central et du Haut Languedoc. Il est constitué par un certain nombre d'entités géologiques qui lui confèrent des altitudes, un climat et des paysages différents.

Un inventaire éclectique

Le territoire du Pays Haut Languedoc et Vignobles est limité au nord-est par une chaîne volcanique récente, l'Escandorgue. Au nord, le massif granitique du Mendic émerge au milieu des formations sédimentaires de l'ère Primaire du versant nord de la Montagne Noire. Au sud de ce massif, recoupant d'est en ouest les terrains primaires organisés en nappes de charriage par l'orogénèse hercynienne¹, le bassin houiller de Graissessac assure la terminaison ouest du bassin stéphano-permien de Lodève². Au sud de cette formation, un bassin sédimentaire secondaire, le bassin de Bédarieux, est marqué par des exploitations de bauxite (minerai d'aluminium). Au sud du Pays Haut Languedoc et Vignobles, une partie des formations marines du Miocène (il y a 23 à 5,3 Ma) et du Pliocène (5,3 à 2,6 Ma) viennent recouvrir les chaînons pyrénéens qui affleurent largement sur le chaînon de Saint-Chinian. Enfin, au sud-ouest, la terminaison orientale du



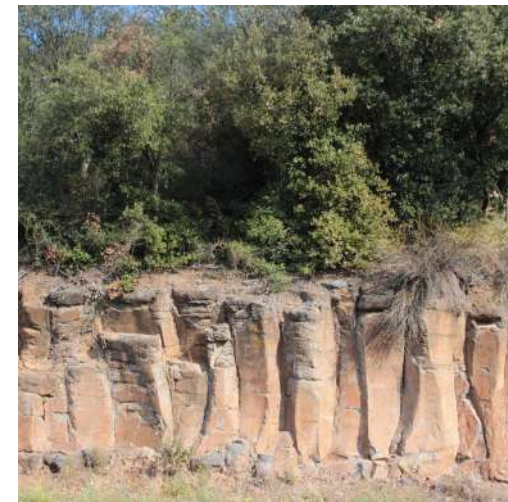
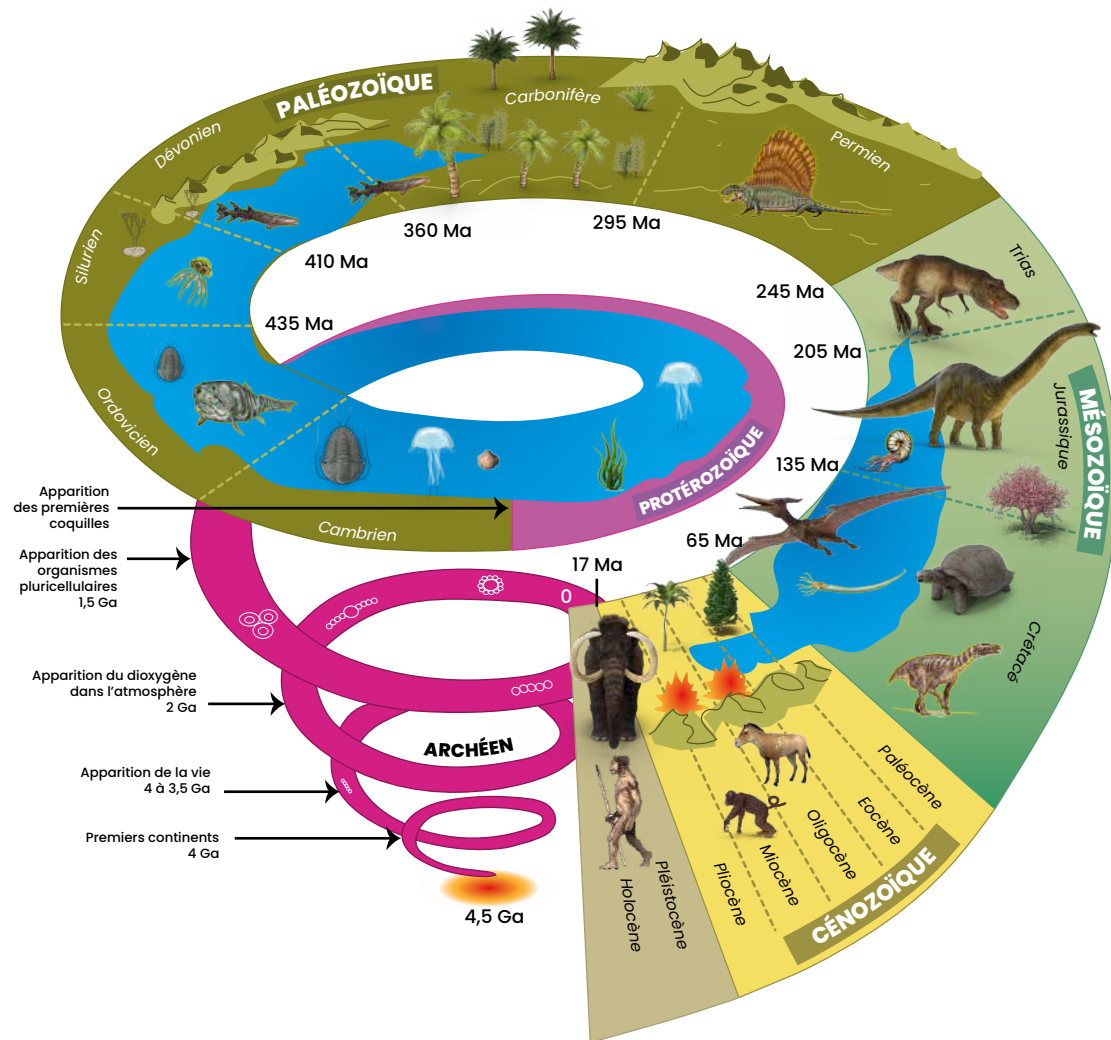
➤ Localisation du Pays Haut Languedoc et Vignobles sur la carte géologique Montpellier du BRGM (échelle : 1/250 000).

bassin tertiaire de Carcassonne vient fermer cet éclectique inventaire dans la partie héraultaise du Minervois.

¹ L'orogénèse (ou formation des reliefs) hercynienne s'est produite entre le Dévonien, il y a 410 millions d'années (Ma) et le Permien, il y a 245 Ma. C'est la collision entre trois continents (le Gondwana au sud, la Laurussia au

nord et l'Armorica au centre) qui a provoqué l'élévation d'une chaîne de massifs allant du Portugal à la Bohême et formant une partie des reliefs français. Les nappes de charriage (ensemble de couches géologiques déplacées sur une longue distance) se sont formées dans cette même période.

² Bassin formé durant les périodes du Stéphaniens (fin du Carbonifère, il y a 303 à 295 Ma) et du Permien (de 295 à 245 Ma).



Les orgues basaltiques de l'Escandorgue. © C. Jacquet / Pays HLV

La chaîne volcanique de l'Escandorgue

La chaîne volcanique de l'Escandorgue est parfaitement orientée nord-sud. Elle fait suite aux volcans tertiaires et quaternaires³ du Massif central et se prolonge au sud par le volcanisme de la vallée de l'Hérault jusqu'au volcan d'Agde. Elle est composée d'édifices volcaniques basaltiques d'origine profonde. Les reliefs que ces volcans constituent séparent le bassin versant de l'Orb de celui de l'Hérault. L'Escandorgue a longtemps représenté la ligne de partage des eaux entre Atlantique et Méditerranée, avant la capture par l'Orb d'un cours d'eau atlantique.

Les ères Tertiaires et Quaternaires sont rassemblées dans l'ère Cénozoïque qui a débuté il y a 65 Ma et se poursuit de nos jours.

↳ Échelle des temps géologiques. © Illustration réalisée par le Potager Extraordinaire avec le concours de l'AVG (Association Vendéenne de Géologie) - 2024 - Tous droits réservés



↳ Granite rose du Mendic. © C. Giusti

Le massif granitique du Mendic

Le massif granitique du Mendic est parmi les terrains les plus anciens du Pays Haut Languedoc et Vignobles puisque son magma est intrusif dans les formations sédimentaires du Cambrien (541 à 485 Ma). Il a été déformé par l'orogénèse hercynienne.



↳ La Découverte, ancienne mine à ciel ouvert de Graissessac, où sont visibles les couches de charbon. © Pinpin-CC-BY-2.5

Le bassin houiller de Graissessac

Bien que connu depuis le Moyen Âge, le bassin houiller de Graissessac a été exploité principalement aux XIX^e et XX^e siècles. Il représente une vaste coupure est-ouest dans le paysage géologique et une dépression morphologique occupée par la Mare et ses affluents. Il se prolonge à l'ouest par les failles du versant nord de la Montagne Noire et s'enfonce vers l'est sous le bassin permien de Lodève.



↳ Les ruffes, formations sédimentaires de la haute vallée du Salagou à Brenas. © G. Souche / Pays HLV

Le bassin sédimentaire de Bédarieux

Le bassin de Bédarieux est constitué de formations sédimentaires de la base de l'ère Secondaire. C'est un prolongement naturel des Grands Causses du Larzac, individualisé par la chaîne volcanique de l'Escandorgue et le fonctionnement pyrénéen des failles de la zone axiale de la Montagne Noire. Il a fait l'objet d'une exploitation de bauxite au XX^e siècle. Ces formations sédimentaires, tendres à l'érosion, constituent la haute vallée de l'Orb avant son entrée dans le sillon est-ouest ouvert au pied du Caroux.



↳ Le vignoble de Faugères © G. Souche / Pays HLV

Méditerranée du Languedoc central

La Méditerranée est venue à diverses reprises recouvrir la partie sud-est du Pays et y a déposé des sables et des calcaires au Miocène ainsi que des argiles au Pliocène. Ces sédiments sont séparés des formations primaires de la Montagne Noire par des failles est-ouest de l'effondrement méditerranéen. Avec le chaînon de Saint-Chinian et le Minervois, cette zone (Faugères) représente la plus importante partie du vignoble du territoire.



↳ Le vignoble de Saint-Chinian. © G. Souche / Pays HLV

Le chaînon de Saint-Chinian

Le front nord-pyrénéen (zone de déformation frontale de la chaîne pyrénéenne) traverse du nord-est au sud-ouest le Pays Haut Languedoc et Vignobles. Mais il n'est pas toujours visible car il a été oblitéré par les événements géologiques qui lui ont succédé. Profondément enfoui à l'est sous les sédiments méditerranéens, il est, dans le Minervois, dispersé entre la Serre d'Oupia et la flexure (zone au relief déformé par un plissement, sans faille ni cassure). En revanche, il affleure pleinement dans le chaînon de Saint-Chinian où il est représenté par une belle série de plis superposés qui affectent les formations sédimentaires de l'ère secondaire.



↳ Le village de Minerve perché au-dessus des gorges du Brian.

Le synclinal (pli concave) du Minervois

Au sud-ouest du Pays, l'extrémité orientale du bassin d'Aquitaine, tertiaire, est représentée par une partie du bassin de Carcassonne, partie héraultaise du Minervois. Ici, les formations sédimentaires marines puis continentales viennent en discordance sur les nappes du versant sud de la Montagne Noire : les calcaires de l'ère Tertiaire reposent directement sur les terrains de l'ère Primaire. 500 Ma séparent ces deux périodes.



LES RICHESSES

SOUTERRAINES DE LA VALLÉE DU JAUR



➤ Grande salle, trou Chou-fleur (Olargues). © J. Fauré

La formation des massifs, un grand chamboulement

En rive droite du Jaur, de Saint-Pons à Tarassac, nous trouvons en alternance des grès, des quartzites, des schistes et d'importants massifs calcaires dolomitiques (doubles carbonates de calcium et de magnésium). Ces calcaires appartiennent au Paléozoïque : Cambrien (540 millions d'années) et Dévonien (400 millions d'années).

Ces massifs ont subi des déformations importantes durant la formation de la chaîne hercynienne (420-380 millions d'années). Cette chaîne de montagnes résulte de la collision de deux paléocontinents majeurs : le Gondwana et la Laurussia. Les reconstructions paléogéographiques montrent qu'elle était certainement comparable à la chaîne himalayenne actuelle. Elle s'étendait sur 5 000 km de long, 700 km de large et ses reliefs pouvaient atteindre 6 000 m d'altitude. Les terrains primaires qui affleurent au sud de la vallée du Jaur ne sont pas en place mais, à cause de la collision, se sont déplacés sur plusieurs dizaines de kilomètres en formant des écaillés et des nappes de charriage qui se superposent. En raison de la poussée, orientée vraisemblablement du sud-ouest vers le nord-est, les terrains ont été repliés et se retrouvent aujourd'hui en position stratigraphique inverse. Cette caractéristique, découverte en 1948 par un spéléologue, était alors une première en France. À la fin de la formation de la chaîne hercynienne,

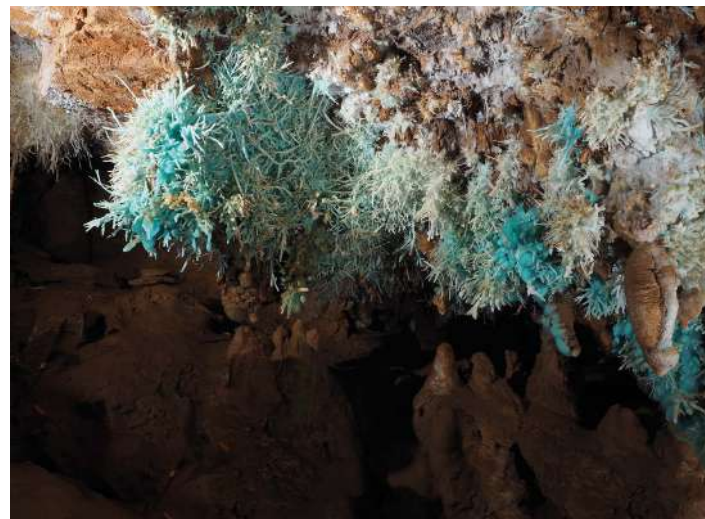
de grandes failles cisailantes orientées vers le nord-est sont à l'origine des grandes cavités que nous connaissons.

De multiples cavités et des concrétions d'une rare beauté

Dans cette partie de la Montage Noire, ce sont quatre clubs de spéléologie qui ont, au cours des dernières décennies, découvert et exploré d'importants systèmes karstiques souterrains.

À ce jour, nous avons répertorié plus de 400 cavités. Toutes ne sont pas très importantes mais toutes offrent une histoire géologique, archéologique et humaine passionnante. C'est ainsi le cas de la petite résurgence de l'Arcas (Prémian) où, au début du XX^e siècle, a été installée une turbine hydroélectrique dans la maison qui surplombe la résurgence, assurant le premier éclairage de la vallée. L'ensemble des grottes et avens ont été visités depuis la Préhistoire ; ces cavités ont servi parfois de sépulture, parfois de grotte citerne pour recueillir l'eau de percolation, parfois d'abri.

Sur la rive droite du Jaur, les cours d'eau sont principalement alimentés par plusieurs résurgences d'origine karstique. Il est à noter que les circulations souterraines sont orientées d'est en ouest contrairement au Jaur qui s'écoule en sens inverse, ce qui suggère une histoire bien plus ancienne que le cours d'eau.



➤ Aragonites bleues, hameau de la Salle (Olargues). © P. Crochet



➤ Aragonites excentriques, grotte du Macoumé (Olargues). © P. Crochet



➤ Concrétion fistuleuse annelée, grotte PN77 (Olargues). © P. Crochet



Les cavités découvertes sur ces massifs sont, par leur concrétionnement, d'un intérêt international. Des spécialistes du monde entier demandent à y être accompagnés pour admirer ces spéléothèmes. Les concrétions d'aragonites sont majoritaires dans les grottes à proximité du village d'Olargues et, au sud, sur les secteurs des hameaux de la Salle et de Pousselières (Ferrières-Poussarou).

En 2006, l'État français avait souhaité, sous l'impulsion du professeur Alain Mangin, directeur du laboratoire souterrain du CRNS de Moulis, et Patrick Cabrol, inspecteur des sites, inscrire au patrimoine mondial de l'UNESCO 18 cavernes dont trois sont situées dans notre secteur : la grotte du Lauzinas (Saint-Pons), la grotte de Pousselières (Ferrières-Poussarou) et, dans le secteur du hameau de la Salle (Olargues), un complexe formé de plusieurs cavités dont la grotte du Rautély, la grotte du PN 77, la résurgence de Ladouch et la grotte de l'Asperge. Ces cavités exceptionnelles sont à l'origine d'une association nationale : l'Association de Valorisation des Cavités Françaises à Concrétion (AVFCF).

Ces grottes, qui se développent dans les calcaires dolomitiques, contiennent majoritairement des concrétions d'aragonites. L'aragonite présente la même composition chimique que les concrétions de calcite, seule la cristallisation est différente : orthorhombique pour la première, rhomboédrique pour la seconde.

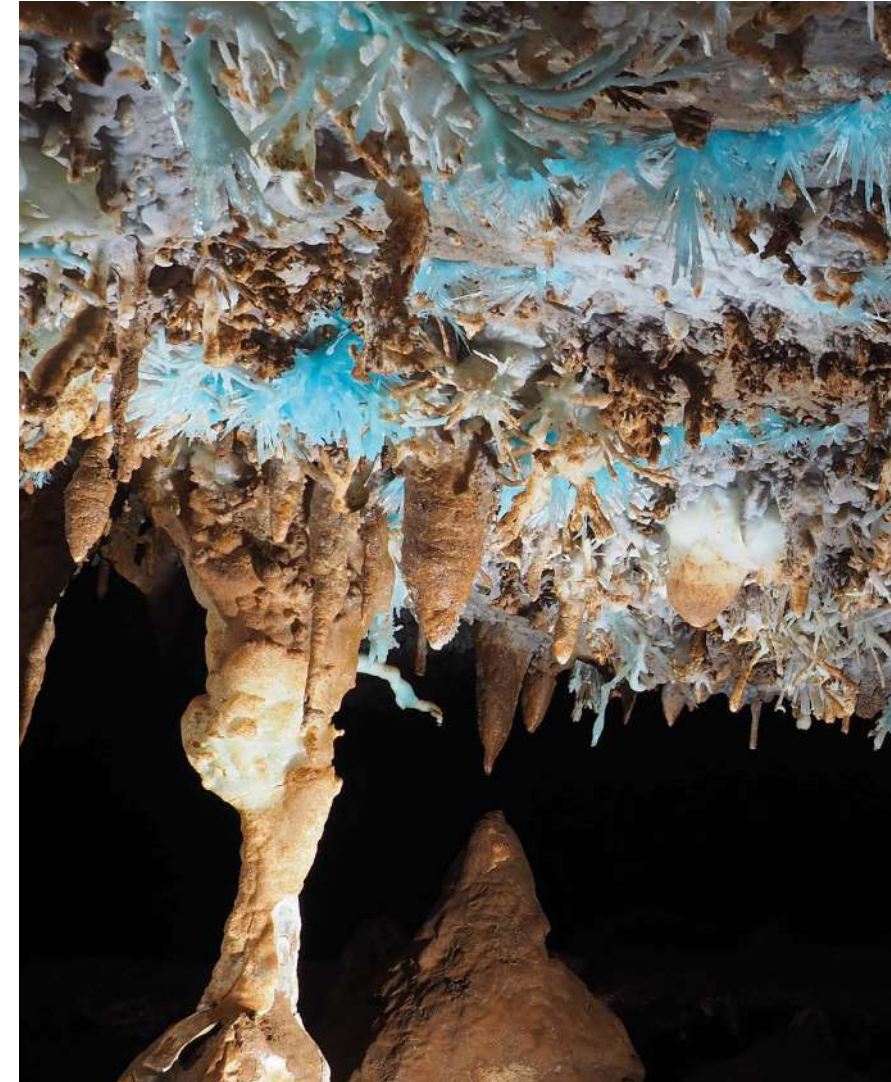
Nous pouvons admirer dans ces cavités les trois formes d'aragonite :

- aragonite massive en coulées stalagmitiques, stalagmites, stalactites, draperies,
- aragonite coralloïde qui rappelle des branches de coraux,
- aragonite aciculaire qui se développe en aiguilles.

La coloration des aragonites est aussi une des caractéristiques de ces concrétions et fait l'objet de recherches scientifiques. En effet, au cours de l'histoire géologique très longue de ces massifs calcaires, des filons minéralisés en divers métaux (notamment le cuivre) ont été injectés par des fluides chauds d'origine profonde (hydrothermalisme). Par une altération des eaux météoriques bien postérieure, ces métaux ont été dissous et ont donné des couleurs très variées aux concrétions.

Dans la grotte de l'Asperge, de gros massifs d'aragonites coralloïdes colorés dans un bleu soutenu ainsi que des aiguilles aciculaires bleues sont à ce jour uniques au monde.

Par ailleurs, dans plusieurs de ces cavités, des filons de roches éruptives vertes (dolérites) riches en métaux ont influencé la karstification. De l'aragonite bleue a ainsi été trouvée dans la grotte des Écossaises au hameau de Bonnefont, en bordure d'un filon de dolérite.



➤ Aragonites aciculaires, grotte de l'Asperge au hameau de la Salle (Olargues). © P. Crochet



Une faune cavernicole d'une grande variété

L'inventaire biospéléologique de l'ouest de l'Hérault a pu être réalisé en très grande partie grâce à la faune souterraine de la vallée du Jaur.

En septembre 1982, la Société d'études des sciences naturelles de Béziers a organisé dans cette ville, sous la présidence du docteur André Lopez, un colloque international de biospéléologie, au cours duquel les plus grands spécialistes mondiaux ont pu visiter la grotte de Julio ou de Vézelle.

Parmi les espèces emblématiques des grottes de cette vallée, nous pouvons citer :

- ↳ dans les troglobies, le pseudoscorpion *Neobisum Boui*, le diplopode *Trachysphaera lobata*, les amphipodes *Niphargus virei*, *Niphargus rhenorhodanensis*,
- ↳ dans les gours argileux, le campodé *Plusiocampa balsani*, et surtout le petit coléoptère *Duvalius Simoni Simoni* inféodé au versant sud de la Montagne Noire,
- ↳ dans les troglaphiles, les minuscules araignées *Leptoneta infuscata minos*, *Robertus mazaurici* et les grosses *Meta bourneti*, *Meta menardi*, l'opilion *Sabacon paradoxum* dont la ponte en forme de goutte cristalline pendante surprend le spéléologue, le diplopode *Polymicrodon polydesmoides* et parmi les divers papillons *Pyrois effusa* que l'on trouve souvent accouplé.

Ceci n'est qu'un mince aperçu car de nombreux cavernicoles découverts ne sont pas ici mentionnés, comme les collemboles, les diptères, les guanobies, etc. Tous témoignent de la richesse faunistique et de la singularité des grottes de la vallée du Jaur.

Il faut notamment souligner la richesse de la grotte de Julio qui est la seule à receler, en plus, l'opilion *Holoscotolemon querilhaci*, une rareté dans l'Hérault.

Nous serions incomplets si nous ne citions pas les chauves-souris de cette grotte et des nombreuses cavités de la région qui leur servent d'habitat, de lieu de reproduction et d'hibernation. Leur guano et sa faune spécifique augmentent bien sûr le nombre d'espèces présentes, ce qui devrait attirer les biospéléologues et révéler encore quelques bonnes surprises.

¹ Cet inventaire et de nombreuses études ont fait l'objet, dès 1978, d'articles dans plusieurs bulletins de la Société d'études des sciences naturelles de Béziers, d'autres publications scientifiques ainsi que sur internet : « Faune cavernicole - Garrigue languedocienne » et Wikipédia.

À SAVOIR

Les spéléologues d'Olargues s'attachent à faire connaître ce patrimoine souterrain exceptionnel. Le centre Cebenna a ainsi mis en place des projections en relief 3D permettant au public de visiter virtuellement ces grottes merveilleuses mais inaccessibles au grand public. Le centre organise aussi des conférences sur demande.

Par ailleurs, un site internet vise à présenter au public un inventaire du patrimoine du versant sud de la Montagne Noire (ipvsmn.org). Plus de 500 sites y sont répertoriés, dont une grande majorité de grottes, accompagnés de tous les documents disponibles les concernant.

LE SPÉLÉO CLUB DE LA MONTAGNE NOIRE

ET DE L'ESPINOUSE, PIONNIER DE LA SPÉLÉOLOGIE

Le réseau karstique étendu des contreforts de la Montagne Noire a suscité très tôt l'exploration spéléologique. En 1929, Robert de Joly fonde le Spéléo Club de France (SCF). Deux ans plus tard, quelques-uns de ses membres créent à leur tour le Spéléo Club de la Montagne Noire et de l'Espinouse (SCMNE). C'est le début d'une longue aventure et de multiples découvertes pour le SCMNE, le club de spéléologie le plus ancien de France toujours en activité.

Les débuts du SCMNE, sous l'impulsion de Georges Milhaud

Industriel mazamétain, Georges Milhaud (1892-1952) fonde le SCMNE à Mazamet, en 1931. Avec ses compagnons d'explorations (notamment l'abbé Joseph Giry, Louis Cabrol, le docteur Henri Gauch), il parcourt les parties profondes de grottes déjà connues, comme celle de la Devèze, découvrant de nouvelles salles. Cette petite équipe explore aussi les grottes de la Trayole, de Ponderach et les cavités du Minervois (grottes d'Aldène et des Poteries).

Comprenant la nécessité de regrouper les efforts des spéléologues locaux et de les mettre au service des municipalités, notamment en ce qui concerne la recherche des eaux souterraines et la mise en valeur des richesses naturelles des cavités, Georges Milhaud a joué un rôle moteur dans la structuration et la promotion de l'exploration spéléologique.

Ces spéléologues de la première heure ne se contentaient pas d'explorer les galeries, ils avaient aussi à cœur de faire découvrir à tous les beautés du monde souterrain. C'est ainsi que le SCMNE réunit des fonds pour aménager la grotte de la Devèze ou grotte de la Fileuse de Verre. Co-financés par le syndicat d'initiatives de Mazamet et grâce à des prêts consentis par les industriels de la région, ces travaux permirent de mettre en place un parcours dans la grotte ouverte au public en 1933.

Cette même année, au mois de mars, le SCMNE organise le 1^{er} congrès national de spéléologie à Mazamet afin de partager les découvertes et les études réalisées par les pionniers de l'exploration du monde souterrain.

Des spéléologues inventeurs

Alors que la spéléologie n'en était qu'à ses balbutiements, l'accès aux parties profondes des grottes était délicat et dangereux en raison du manque d'équipement adapté. Les explorateurs fabriquaient leurs propres échelles et l'inventivité était alors de mise. Le SCMNE fut précurseur en la matière : Louis Bousquet, chauffagiste à Saint-Pons-de-Thomières, est l'inventeur d'un mât d'escalade en tubes de chaudière emboîtés qui servit notamment à explorer les étages supérieurs des grottes de la Devèze et de Ponderach. De même, il créa une échelle souple faite avec des câbles en acier de frein de voiture, concept repris plus tard par Robert de Joly pour créer ses échelles dites « élektron ».



➤ Affiche publicitaire produite par le Syndicat d'initiative de Mazamet. © F. Rennerre / Pays HLV



↳ Aven du Mont Marcou (Saint-Géniès-de-Varensal), © A. Allès



↳ L'exploration du milieu souterrain : maquette figurant une fouille archéologique en grotte. © F. Rennerre / Pays HLV



↳ Échelle de corde utilisée au début du XX^e siècle. © F. Renerre / Pays HLV

Une troisième invention est sortie de l'imagination de Georges Milhaud. Lié par ses activités professionnelles à l'industrie textile florissante de Labastide-Rouairoux (Tarn), Georges Milhaud eut l'idée de demander à une filature de fabriquer de solides cordons mis en bobine, très serrés de façon à ce que le dévidage se fasse facilement. Ainsi, Georges Milhaud créa le topofil, instrument servant à mesurer les distances et les dénivelés à l'aide d'un fil tendu.

Des spéléologues militants pour la protection des grottes

Les années d'après-guerre sont fructueuses pour le SCMNE : exploration des étages supérieurs de la grotte de Ponderach et découverte de la liaison Artenac-Ponderach (1952-1953) ; découverte des étages supérieurs de la grotte de Pont-de-

Ratz (1953) ; exploration des grottes du Lauzinas (1955) et de Faverolle (1962) ; première descente dans le grand puits de l'aven du Mont Marcou, en collaboration avec la Fédération tarnaise de spéléologie et d'archéologie (1964-1965)...

En 1975, le spéléologue Claude Raynaud organise à Saint-Pons-de-Thomières le premier colloque de la Fédération Française de Spéléologie (FFS) sur la protection des cavernes, en présence de 110 délégués venus de toutes les régions de France, du président de la FFS et d'observateurs belges, à cette époque déjà très impliqués dans la protection du patrimoine souterrain.

Suite à ce colloque, et après plusieurs interventions des spéléologues auprès des élus (questions écrites au gouvernement), le patrimoine karstologique sera pris en compte dans les textes réglementaires de la loi du 10 juillet 1976 relative à la Protection de la Nature.



↳ Grotte du Macoumé (Hérault). © P. Crochet

LA GROTTE DE LA DEVÈZE, LA « FILEUSE DE VERRE »

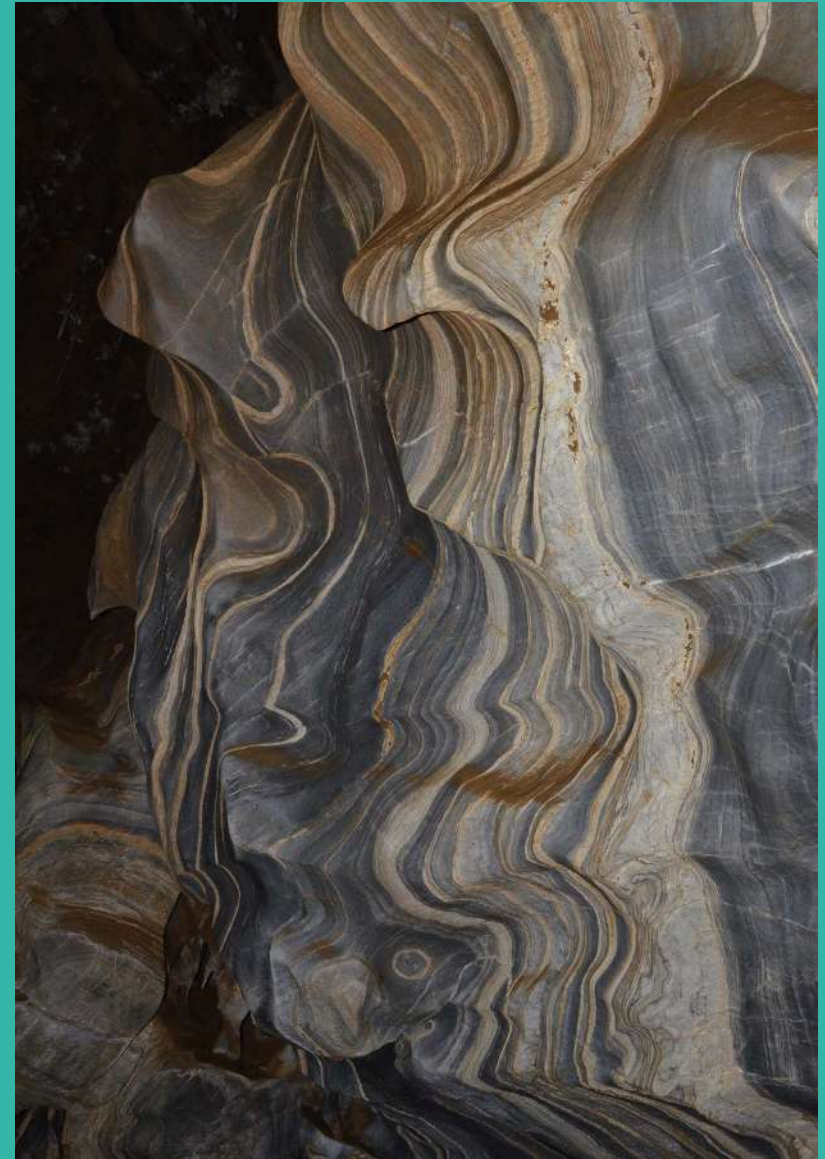
C'est en 1886, lors des travaux de percement de la voie ferrée reliant Mazamet à Bédarieux que fut découvert sur la commune de Courniou le trou d'entrée de la grotte de la Devèze, aujourd'hui nommée la Fileuse de Verre. Explorée dans un premier temps par les ouvriers de la société de chemin de fer, la grotte fut visitée le 9 janvier 1893 par les pionniers de la spéléologie E.-A. Martel, L. Armand et M. Bourguet qui en dressèrent un premier plan. Cette exploration fut reprise en 1928-1929 par Georges Milhaud et son équipe avec, en 1930, la découverte des salles supérieures et de la salle des Bijoux (concrétions en aragonite).

La grotte de la Fileuse de Verre est creusée dans des calcaires et dolomies primaires d'âge Dévonien (-400 à -360 millions d'années). Son creusement est à rattacher au

complexe hydrogéologique Salesse-Jaur. La particularité de ce réseau est que le cours souterrain de la Salesse, de régime méditerranéen, est alimenté par le Thoré de régime atlantique.

L'entrée naturelle de la grotte se situe en face de l'ancienne gare de Courniou, à environ 4 m au-dessus du sol. Trois étages ont été identifiés : inférieur, intermédiaire (rassemblant des concrétions en calcite et en aragonite) et supérieur (au-dessus de la gare, présentant des concrétions excentriques).

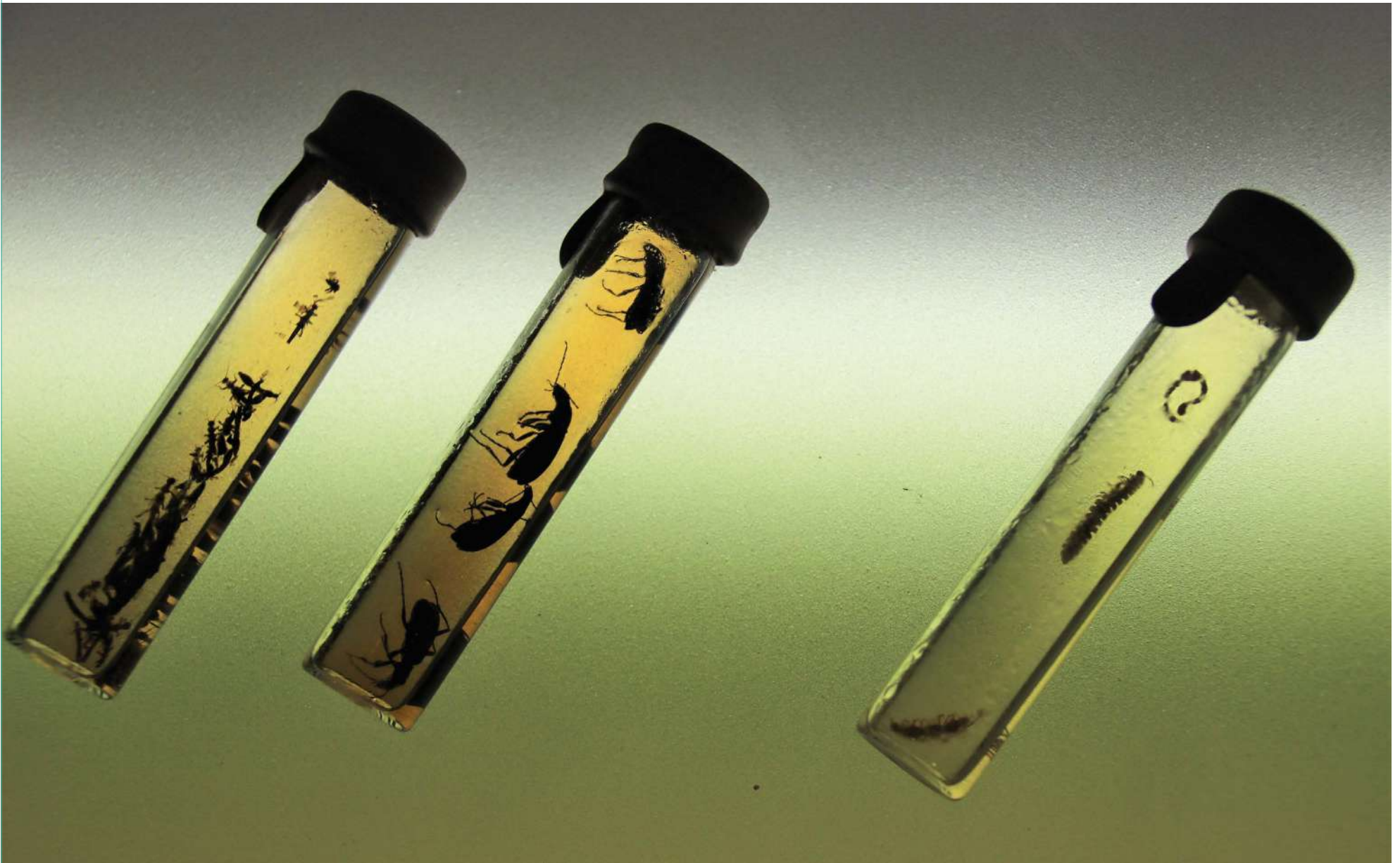
Son exploration s'est prolongée en 1991, avec la découverte de la grotte de Roquebleue, importante continuation de la Fileuse de Verre.



↳ Grotte de Roquebleue. © M. Loiseau / PNRHL



➤ Détail de la maquette de la grotte présentée dans l'espace de découverte du milieu souterrain. © F. Renerre / Pays HLV



↳ Insectes prélevés dans la grotte de la Devèze. © F. Renerre / Pays HLV



COLLECTIONS

de l'Espace de découverte du milieu souterrain de la grotte de la Fileuse de Verre

L'espace de découverte du milieu souterrain, attenant à l'accueil de la grotte, nous raconte l'aventure des pionniers de la spéléologie à partir de nombreux objets ayant appartenu au spéléo-club de la Montagne Noire et de l'Espinouse (SCMNE). L'exposition explique aussi la formation et les particularités des concrétions et présente quelques vestiges archéologiques découverts dans les grottes explorées par les membres du SCMNE.



➤ Coupe d'une colonne de calcite. © F. Renerre / Pays HLV



➤ Perles des cavernes. © F. Renerre / Pays HLV



➤ Relevé de la grotte de Ponderach et échantillons de calcite. © F. Renerre / Pays HLV



LES TRILOBITES

DE LA MAISON DU CAMBRIEN

Située à Berlou, la Maison du Cambrien est un musée étonnant par son histoire et par les petites bêtes vieilles de plus de 500 millions d'années qu'il nous présente : les trilobites.



↳ Fossile de trilobite en cours de dégagement.
© F. Renerre / Pays HLV



↳ *Symphysurus angustatus*, le premier trilobite découvert par Francis Fernandez dans la Montagne noire. © C. Jacquet / Pays HLV

Une passion d'enfance

Son fondateur, Francis Fernandez, est né à Berlou, au cœur d'un terroir de schistes. C'est à l'occasion d'une promenade qu'il croisa en chemin un groupe d'étudiants en paléontologie accompagnés de leur professeur, en train de piqueter sur un talus :

- *Qu'est-ce que vous faites là ?*, demanda-t-il, étonné par cette rencontre.
- *On creuse pour chercher des fossiles de l'ère primaire, des trilobites.*

On pourrait dire qu'il resta pétrifié par cette réponse. Il revint ensuite sur ce site à la recherche de ces précieux arthropodes¹. Il profitait de chaque journée de liberté pour s'adonner à cette passion naissante. Son opiniâtreté fut récompensée puisque sa première trouvaille fut un magnifique *Symphysurus angustatus* intact dans son sarcophage de pierre. Puis, à l'âge de 16 ans, Francis fit une rencontre décisive en la personne de l'abbé Robert Courtessole (1904-1990), spécialiste des trilobites, qui le conseilla dans ses recherches. Au fil des ans, en arpentant les massifs du Haut-Languedoc mais aussi au grès de ses voyages, Francis Fernandez réunit une belle collection de trilobites aujourd'hui abritée dans la Maison du Cambrien.

¹ Les arthropodes sont des animaux invertébrés caractérisés par un exosquelette (ou squelette externe) formé d'une carapace rigide et articulée, dans la plupart des cas constituée de chitine (substance organique solide et imperméable qui recouvre le corps des arthropodes).



La Maison du Cambrien avec, au centre, l'évocation d'un site de fouille. © F. Rennerre / Pays HLV

Les trilobites, des animaux marins dans la Montagne Noire

La Montagne Noire constitue la terminaison sud du Massif central. Les roches de cette vieille montagne racontent une histoire longue et complexe qui débute avec le Cambrien, il y a 541 millions d'années.

Le Cambrien est la première période de l'ère paléozoïque (du grec *palaios*, « vieux » et *zoikos*, « animaux ») : l'ère des « animaux anciens ». Parmi eux figurent les trilobites, ainsi nommés par les paléontologues en raison de leur corps



↳ Une vitrine de la Maison du Cambrien. © F. Renerre PHLV

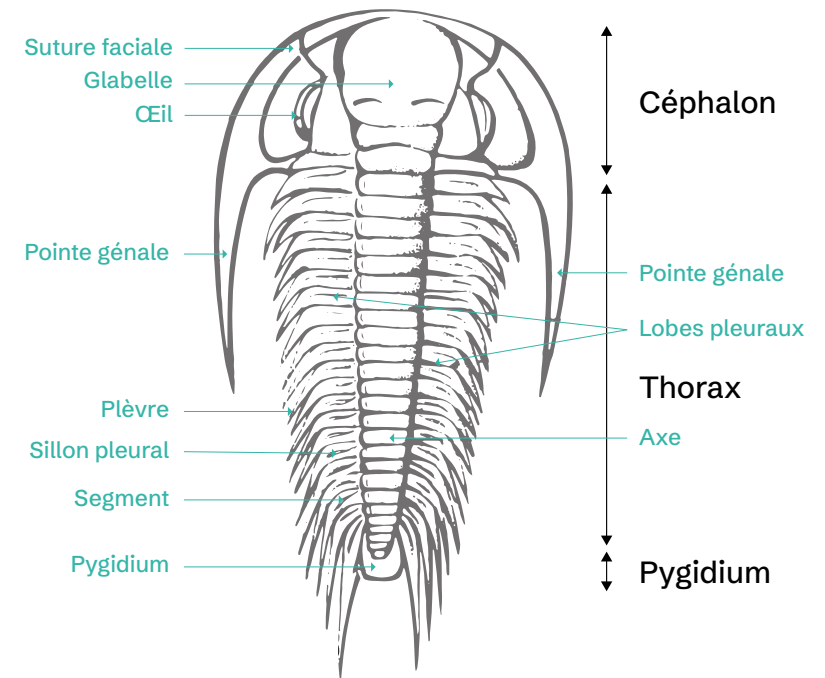
formé de trois lobes (un lobe axial flanqué de chaque côté d'un lobe pleural). Ces arthropodes ont parcouru les fonds marins entre le Cambrien (-541/-485 Ma) et le Permien (-299/-252 Ma), soit pendant près de 300 millions d'années.

Les trilobites sont facilement reconnaissables par leur tête de forme arrondie, appelée céphalon, leur thorax composé de plusieurs segments articulés et leur queue (pygidium) constituée de segments soudés et terminée par une pointe chez certains spécimens. Ces animaux étonnants furent les premiers à développer des yeux à facettes, composés de plusieurs lentilles accolées les unes aux autres et recouvertes d'une membrane.

On estime à 15 000 le nombre d'espèces de trilobites. De ce fait, s'ils partagent une anatomie commune, ils présentent une grande diversité de tailles (de 1 millimètre à 70 cm de long) ainsi qu'une variété d'excroissances de leur carapace. En raison d'un grand nombre d'espèces évoluant rapidement, les trilobites sont de bons fossiles stratigraphiques, permettant de dater précisément les formations géologiques. Comme 96 % des espèces marines, ils n'ont pas survécu à l'épisode d'extinction de masse dit Permien-Trias survenu il y a environ 252 Ma.

Pourquoi les trouve-t-on dans la Montagne Noire ? Parce qu'en ce temps-là, les terrains formant le Massif central étaient immergés sous un vaste océan. Les sédiments argileux

qui s'y sont lentement déposés ont fossilisé la faune sous-marine. Durant les dernières périodes du Paléozoïque, entre 400 et 250 Ma, les mouvements tectoniques ont provoqué la collision de plaques et l'élévation d'une chaîne de montagnes, la chaîne hercynienne, dont le Massif central est l'un des témoins.



↳ Anatomie du trilobite



↳ Etoile de mer fossilisée présentée à la Maison du Cambrien. © F. Renerre / Pays HLV



↳ *Gallagnostus geminus*, un spécimen de quelques millimètres de long. © F. Renerre / Pays HLV



COLLECTIONS

de la Maison du Cambrien

Comme un berger aménage une bergerie près de sa maison pour veiller sur son troupeau, Francis Fernandez a construit près de son domicile, à Berlou, un magnifique local pour ses quelque 350 protégés.



↳ La Maison du Cambrien expose aussi des fossiles de plantes datées du Carbonifère (359 à 299 millions d'années). © F. Renerre / Pays HLV



↳ *Asaphellus frequens*. © F. Renerre / Pays HLV



↳ *Taihungshhaina miqueli*. © F. Renerre / Pays HLV



↳ *Eccaparadoxides brachyrachis*. © F. Renerre / Pays HLV



LES FOUILLES PALÉONTOLOGIQUES DE CRUZY

Les sites du Crétacé supérieur de Cruzy, parmi les plus riches de France

Les sites paléontologiques du Crétacé supérieur de Cruzy et de ses environs ont livré une remarquable faune de vertébrés comprenant des dinosaures, signalée pour la première fois en 1878. Dans les dernières années du XIX^e siècle, un chercheur local, Jean Miquel, découvrit de nombreux restes de ces animaux. Les dinosaures du Saint-Chinianais acquièrent ainsi une renommée internationale attirant l'attention de nombreux chercheurs, mais ces récoltes de vertébrés crétacés restèrent modestes.

C'est à partir de 1996 que des fouilles systématiques furent lancées par l'ACAP¹ et ses bénévoles avec la collaboration du CNRS. Elles ont porté sur deux sites de la commune de Cruzy, Masecaps et Montplo, avec des interventions ponctuelles sur des gisements à Montouliers et Villespassans.

Les milliers de fossiles récoltés lors de ces fouilles, et conservés au musée de Cruzy, illustrent la diversité de la faune qui vivait dans les grandes plaines alluviales de la région il y a 72 millions d'années. Les dinosaures sont les plus spectaculaires de ces animaux, avec des *titanosaures* dépassant 10 mètres de long, des herbivores plus petits tels que le *Rhabdodon*,



↳ Crâne de coelacanthé. © F. Renerre / Pays HLV

particulièrement abondant, des formes cuirassées (*Ankylosaures*), des petits et grands carnivores (*Dromaeosauridés*, *Abelisauridés*). Les autres éléments de cette faune sont tout aussi intéressants : on citera différentes espèces de poissons, dont un *Coelacanthé* d'eau douce, des amphibiens, des lézards, beaucoup de tortues et des crocodiles. Dans les airs, des reptiles volants, les *Pterosaures*, se partageaient l'espace avec des oiseaux archaïques, les *Enantiornithes*. L'oiseau géant *Gargantuavis*, de la taille d'une petite autruche et

incapable de voler, compte parmi les créatures les plus étonnantes découvertes dans la région de Cruzy.

¹ L'ACAP (Association Culturelle, Archéologique et Paléontologique de l'Ouest Biterrois) organise tous les ans des fouilles sur les trois sites paléontologiques du secteur. Cette association est aussi à l'origine du musée de Cruzy.

Faune et flore du Tertiaire

Les gisements paléontologiques du Tertiaire sont également nombreux aux environs de Cruzy. On y trouve des vertébrés de l'Eocène datant d'une cinquantaine de millions d'années. Dans la mer qui recouvrit la région à l'époque Miocène, des récifs coralliens se développèrent où vivaient des oursins et de gigantesques huîtres. Plus récent, le gisement de vertébrés du Miocène (de 23 à 5 Ma) supérieur (10 Ma) de Montredon,

sur la commune de Montouliers, revêt un intérêt particulier. Découvert en 1840, le site fut fouillé à la fin du XIX^e siècle, puis dans les années 1970, par des équipes de l'université de Montpellier. Les fouilles ont repris depuis quelques années, animées par l'ACAP, ses bénévoles et l'équipe universitaire de Montpellier. Ce site révèle une riche faune de mammifères, comprenant des proboscidiens (*Deinotherium*), ancêtres de l'éléphant, des rhinocéros, des antilopes, des cervidés, des cochons, des félins à dents de sabre, des équidés (*Hipparion*, un cheval à trois

doigts), des rongeurs et des tortues. Le produit de ces fouilles est venu enrichir les collections du musée de Cruzy.

Parmi les richesses paléontologiques du musée figurent aussi des empreintes de feuilles et de fleurs trouvées dans les travertins de Montouliers, formations calcaires déposées par une source de l'époque Pliocène. (entre 5,3 et 2,6 Ma).



↳ Oeufs de dinosaures. © F. Renerre / Pays HLV



↳ Carapace de tortue. © ACAP



↳ Oursins fossiles, musée de Cruzy. © F. Renerre / Pays HLV

COLLECTIONS

du musée de Cruzy

Les découvertes paléontologiques faites par les membres de l'ACAP sont étudiées, préparées et conservées dans un dépôt-laboratoire mis en place avec le soutien de la mairie de Cruzy. Les spécimens les plus représentatifs sont exposés au musée de Cruzy, fondé en 1975. Ce musée présente aussi une importante collection archéologique provenant de fouilles locales et quatre rares bannières fabriquées au début du XX^e siècle.



➤ Fémur de titanosaure. ©ACAP



➤ Coupe d'une ammonite, musée de Cruzy.
© F. Renerre / Pays HLV



➤ Amonites fossiles. © F. Renerre / Pays HLV



➤ Crâne de variraptor. © F. Renerre / Pays HLV

PARTIE 2 

TRACES DE VIES

 **EMPREINTE
DES HOMMES**



LES SAINTPONIENS :

ÉLEVEURS, CHASSEURS... ET SCULPTEURS

Le 20 novembre 1955, Gabriel Rodriguez, accompagné de Michel Chérif et Jacques Granier, explore pour la première fois la grotte de Resplandy. Quelques années plus tard, ayant réuni autour de lui des passionnés de spéléologie et d'archéologie, Gabriel Rodriguez fonde le Groupe Archéologique Saint-Ponais (GASP) qui réalise des fouilles et sondages dans de nombreuses cavités environnant Saint-Pons-de-Thomières. L'étude des vestiges mis au jour dans ces sites, et notamment dans la grotte de Camprafaud, met en évidence l'implantation dans ces contrées, durant le Néolithique, d'une population que les archéologues ont nommé les Saintponiens.

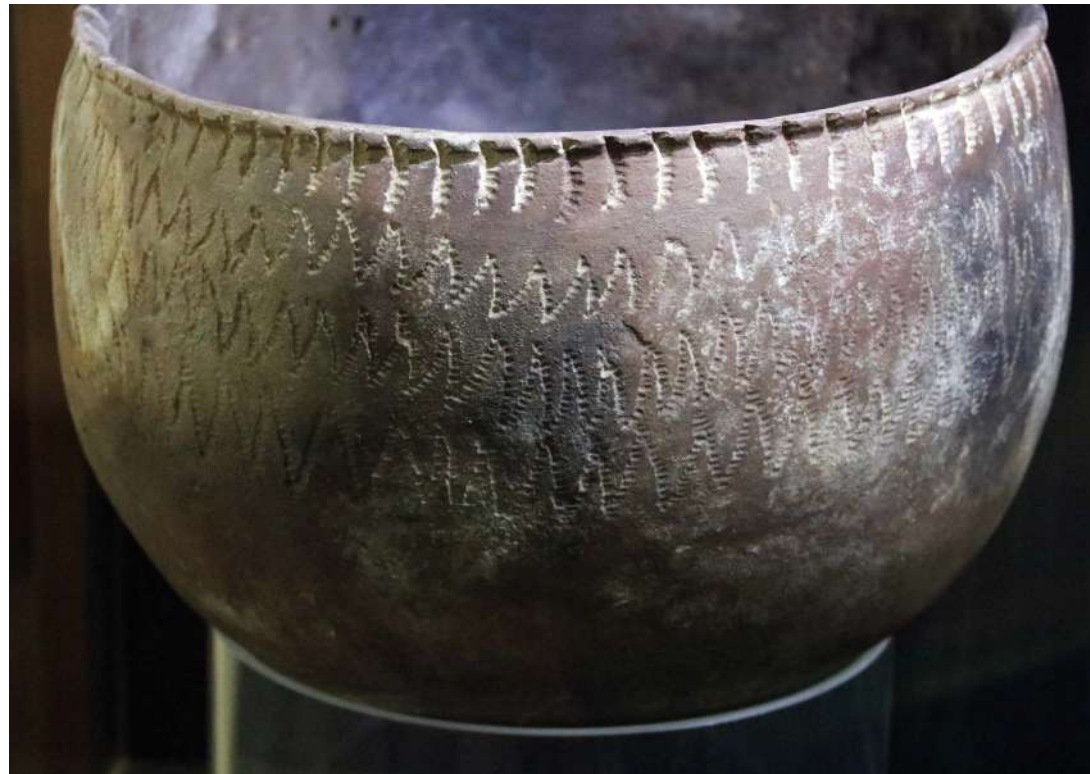
De Resplandy à Camprafaud, la découverte des Saintponiens

L'exploration de la grotte de Resplandy a mis en évidence l'existence d'un groupe humain qui se distingue des populations qui l'ont précédé par ses productions de céramiques et son industrie lithique. Mais c'est surtout la fouille de la grotte de Camprafaud, entre 1964 et 1973, qui a permis de situer les Saintponiens dans une chronologie.

Adossée au flanc sud d'un éperon rocheux dans le massif des Albières (commune de Ferrières-Poussarou), la grotte de Camprafaud ouvre son vaste porche à 480 m d'altitude, au lieu-

dit « Lacaune ». Dominant la plaine du Saint-Chinianais, abrité des vents continentaux et bénéficiant de la proximité de sources pérennes, le site de Camprafaud réunit les conditions optimales d'habitat. Ceci explique l'implantation de groupes humains en ce lieu durant des millénaires.

Avec 6,50 m de remplissage qui comprend toutes les époques depuis le Néolithique ancien jusqu'à l'âge du Bronze ancien, la grotte de Camprafaud peut être comparée à la grotte de Fontbrégoua à Salernes (Var), à l'abri de Fontjuvéal (Aude) ou encore à la grotte Tournier (Hérault'). Le niveau le plus profond de la fouille a révélé une couche du Néolithique ancien datée au C14 de 7900



↳ Détail d'une céramique à décor imprimé à l'aide d'un coquillage. © F. Renerre / Pays HLV

BP (Before Present), surmontée par un niveau correspondant au cardial régional. Le cardial est caractérisé par la présence d'une céramique modelée aux décors imprimés au moyen d'un coquillage, le *cardium*. À Camprafaud, ce niveau, daté de 6480 BP, a également livré des céramiques à décors cannelés et poinçonnés.

Au-dessus du cardial apparaît l'horizon proto-chasséen, puis chasséen². Entre 5500 BP et 5300 BP, les occupants de la grotte pratiquent la chasse mais aussi l'élevage et fabriquent une céramique aux formes de plus en plus variées. Vers 5100 BP, une nouvelle culture semble prendre le pas sur la culture chasséenne dans la région de Saint-Pons. Ces changements sont attribués à l'installation des Saintponiens.

¹ Pour la chronologie de la grotte de Camprafaud voir Histoire et Préhistoire du Pays Saint-Ponais, *Bulletin du musée de Préhistoire régionale et du mégalithisme*, Tome 7, p. 117 à 153.

² Le chasséen (nom issu du site de Chassey-le-Champ en Saône-et-Loire) est une culture archéologique du Néolithique moyen qui s'est développée sur une vaste aire dans le Midi de la France et le nord de l'Italie, entre 5300 et 5100 BP.

Productions matérielles et modes de vie

On estime que l'aire d'expansion des Saintponiens couvre les vallées du Jaur, du Thoré, dans le piémont de la Montagne Noire, mais s'étend aussi vers le sud dans les monts de Pardailhan et vers le nord sur les massifs du Somail, de l'Espinouse et les monts de Lacaune. Cette zone est définie par certains marqueurs comme la céramique et les pointes de flèches trouvées sur les sites mais aussi la répartition des statues-menhirs élevées dans ces montagnes durant le III^e millénaire.

Les productions céramiques se caractérisent par une surface lisse, un fond arrondi, un cordon saillant sous le bord et de petites anses horizontales perforées pour suspendre les récipients. Quant à l'industrie lithique, elle présente une nouveauté : les armatures de pointes de flèches sont taillées en biseau, leur donnant une forme asymétrique. Cette innovation, que l'on retrouve dans les productions lithiques des populations des Alpes, a permis à Gabriel Rodriguez de proposer l'hypothèse de l'origine alpine des Saintponiens.

Les vestiges mis au jour montrent que les Saintponiens pratiquaient peu l'agriculture, en raison de la rareté des terres arables. En

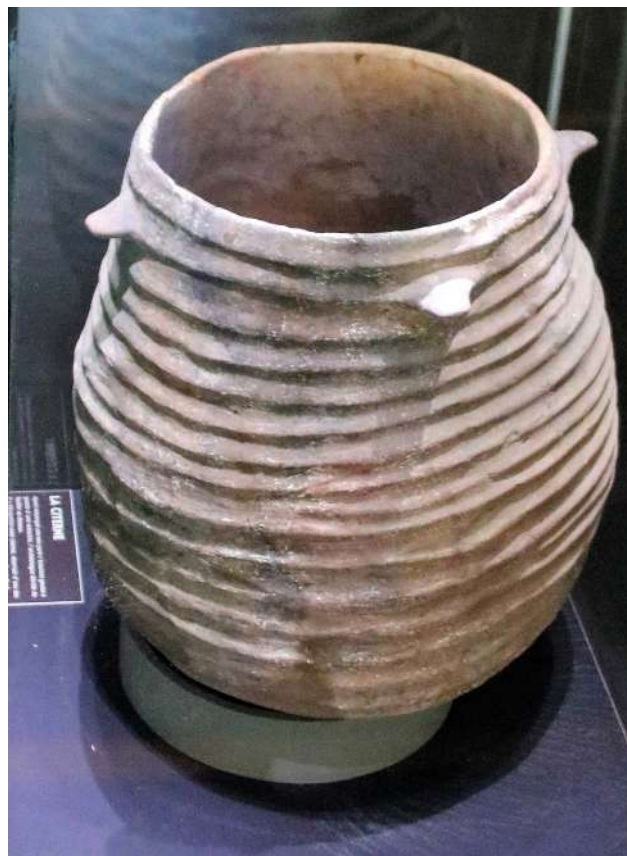
revanche, l'élevage était leur activité nourricière principale. Parmi les ossements collectés dans les fouilles de Camprafaud, le mouton et la chèvre sont bien représentés, suivis du porc et du bœuf. La chasse prenait également une place importante comme en témoignent les nombreux restes liés au travail du bois de cervidés, notamment pour fabriquer des gaines de haches, ainsi que les pointes de flèches ou de sagaies en silex. Les haches polies, retrouvées plus rarement dans les fouilles, étaient utilisées pour la coupe et le travail du bois. Un exemplaire de grande hache en jadéite (pierre de couleur verte) atteste des échanges qui ont pu se produire avec des populations lointaines, cette pierre étant exploitée dans les régions alpines.



➤ Pointes de flèches © C.Jacquet / Pays HLV



↳ Céramique saintponnienne, conçue pour être suspendue.
© F. Rennerre / Pays HLV



↳ Grand vase-citerne découvert dans la grotte de Camprafaud. Il était placé sous une stalactite de façon à récupérer l'eau qui gouttait. © F. Rennerre / Pays HLV



↳ Hache polie en jadéite. © F. Rennerre / Pays HLV

Des statues à l'effigie des Saintponiens ?

Les Sainponiens ont aussi dressé des statues-menhirs qui parsèment le territoire du Haut Languedoc. Entre les années 35100 et 4550 BP, des menhirs gravés ou sculptés de représentations humaines sont érigés dans deux principales zones : le Rouergue et le Haut Languedoc d'une part, le Bas Languedoc (sud de l'Hérault et Gard) d'autre part.

157 statues-menhirs ont été à ce jour dénombrées pour l'ensemble Rouergue/Haut Languedoc. D'une hauteur variant de quelques dizaines de centimètres à plus de 4 m, elles figurent des hommes, identifiés par des attributs tels que la hache emmanchée ou l'arc, ou des femmes, identifiées par la présence de seins et de rangées de colliers. Les visages sont délimités par un trait arrondi avec des yeux ronds, un trait vertical pour le nez et caractérisés par l'absence de bouche. Les bras et les mains sont représentés schématiquement ainsi que, sous la ceinture qui est généralement présente, les jambes, prolongées par de petits traits figurant les orteils. Ces jambes sont parfois très courtes, ce qui laisse penser que les personnages ont pu être représentés assis.



³ Voir *Les statues-menhirs et la fin du Néolithique en Occitanie*, coll. Duo, éd. Ministère de la Culture, Drac Occitanie, Service régional de l'Archéologie, 2023.

↳ Moulages de statues-menhirs présentés au musée de Préhistoire régionale. La plus petite, portant plusieurs rangs de colliers, est une représentation féminine tandis que la plus grande, munie d'une hache et de la pendeloque-poignard, figure un personnage masculin. © F. Renerre / Pays HLV



Un objet particulier est porté en bandoulière sur la poitrine des statues masculines. De forme allongée et pointue, cet objet, semblable à un poignard, comporte une extrémité terminée en anneau. Les archéologues sont divisés quant à son interprétation : figure-t-il un véritable poignard dans son fourreau ou un attribut symbolique indiquant le rang social de son propriétaire ? Les fouilles de la grotte de Resplandy ont permis une découverte exceptionnelle puisqu'un objet du même type que ceux figurés sur les statues y a été découvert. Taillé dans du bois de cerf, il présente une pointe émoussée tandis que son autre extrémité amorce un anneau.

Après de nombreuses années d'étude des statues-menhirs, l'identité de ces personnages et leurs lieux d'implantation interrogent toujours les chercheurs : doit-on les considérer comme des représentations d'ancêtres, de dignitaires, de héros ou de divinités ? Témoignent-elles de rites ou de cultes ? Servaient-elles à affirmer l'appartenance d'un territoire à un clan ou à en marquer les limites ?

Toujours est-il que dans les années 4800 BP, leur usage tend à disparaître. Une autre culture supplante celle des Saintponiens : la culture vérazienne qui se distingue par une céramique lisse comportant des anses superposées et surtout l'emploi de plus en plus fréquent de la métallurgie du cuivre et de ses alliages.



↳ L'objet découvert dans la grotte de Resplandy, également appelé « pendeloque-poignard ». © F. Rennerre / Pays HLV



↳ Céramique vérazienne provenant de la grotte de Camprafaud. © F. Rennerre / Pays HLV



COLLECTIONS

du musée de Préhistoire régionale

Le musée de Préhistoire régionale présente les productions et modes de vie des populations ayant fréquenté les grottes environnant Saint-Pons-de-Thomières. Une installation son et lumière permet de découvrir les statues-menhirs et d'apprendre à reconnaître leurs différents attributs.



↳ Reconstitution d'une hache. Le manche est moderne, la hache et la gaine datent du Néolithique. La gaine permettait d'absorber les chocs et d'éviter que le bois ne se fende. © M. Marco / Musée Henri Prades (Lattes)



↳ Collier en os de lapin. © F. Renerre / Pays HLV



↳ Perles, tige et lame de couteau provenant de la grotte de Resplandy. Ces objets témoignent de l'utilisation des alliages cuivreux à partir de la seconde moitié du II^e millénaire par les populations qui ont succédé aux Saintponiens. © F. Renerre / Pays HLV



COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES

DES MUSÉES DU PAYS D'ART ET D'HISTOIRE

Le Pays Haut Languedoc et Vignobles est un vaste territoire habité et parcouru par des groupes humains depuis les temps les plus anciens du Paléolithique. En témoignent les vestiges découverts dans la grotte d'Aldène (Cesseras), un site majeur pour la Préhistoire européenne fréquenté il y a plus de 400 000 ans. De ce fait, nombre de musées conservent et présentent des collections archéologiques allant de la Préhistoire à l'époque Moderne.

Collections préhistoriques : marqueurs de l'évolution des modes de vies

Les musées d'archéologie du territoire ont constitué leurs collections anciennement, sous l'impulsion d'érudits et d'amateurs passionnés par l'histoire locale. Certains musées se répondent et se complètent, présentant des objets issus de mêmes zones géographiques voire de mêmes sites. C'est le cas des musées archéologiques d'Olonzac et de Minerve qui exposent tous deux des ossements d'animaux provenant de la grotte d'Aldène. Ce site préhistorique, occupé en plusieurs phases, a notamment livré des outils du Paléolithique inférieur (entre 400 000 et 80 000 ans) et des gravures rupestres représentant des félins, des ours, un mammouth et un rhinocéros datées de

la période acheuléenne (autours de 40 000 ans). Ce site exceptionnel est aussi connu pour conserver le témoignage d'une exploration spéléologique réalisée il y a 8 000 ans par un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants qui ont laissé de nombreuses traces de pas au sol ainsi que des marques faites avec leurs torches sur les parois.

La dernière période de la Préhistoire, le Néolithique (entre 5000 et 2500 av. J.-C.), est bien représentée dans les musées du territoire. Cette période est marquée par la sédentarisation des populations qui pratiquent désormais l'agriculture (à un niveau plus ou moins développé selon les possibilités qu'offre le terrain), mais aussi l'élevage (essentiellement



↳ Biface acheuléen (400 000-300 000 ans) provenant de la grotte d'Aldène, musée archéologique d'Olonzac. © CRDM



↳ Cornes de bouquetin provenant de la grotte d'Aldène, musée archéologique et paléontologique de Minerve. © F. Renner / Pays HLV



➤ Meule néolithique présentée au musée de Cruzy.
© F. Renerre / Pays HLV



➤ Haches en pierre polie présentées au musée de Minerve.
© F. Renerre / Pays HLV

des ovins-caprinset elle a laissé un mobilier archéologique relativement abondant. Ce sont les objets en matériaux pérennes qui sont parvenus jusqu'à nous : vaisselle en terre cuite, outillage en pierre (polie et taillée) mais aussi en os ou encore en bois de cervidés. Le bois, la vannerie, le cuir et autres matériaux organiques



➤ Lames en os présentées au musée archéologique d'Olonzac. © E. Rubiella / Pays HLV

étaient aussi largement utilisés par les populations du Néolithique, cependant le climat tempéré n'a pas permis leur conservation.

Certaines vitrines recèlent des objets très rares comme les lames en os provenant de la nécropole de Najac (commune de Siran et exposées au musée archéologique d'Olonzac). Datées de la période chasséenne (4000 à 3000 av. J.-C.), ces lames ont été fabriquées à partir de côtes de grands ruminants. Par leur forme effilée, leur taille (45 cm pour la plus longue) et leur extrémité semblable à un pommeau, ces lames ont été qualifiées d'« épées ». Cependant, leur usage est encore inconnu. Cette découverte, unique dans le Midi de la France, trouve un parallèle dans un poignard, également en os, provenant du site de Labeil (à Lauroux, Hérault) et conservé au dépôt de la Société archéologique et historique des hauts cantons de l'Hérault, à Villemagne-l'Argentière.



↳ Rasoir en bronze exposé au musée archéologique de Quarante. © F. Renerre / Pays HLV

Les âges des métaux : des temps d'innovations

Le Néolithique final (vers 3000-2300 av. J.-C.) s'ouvre sur une période de transition durant laquelle le travail des métaux se diffuse progressivement pour aboutir à l'âge du Bronze (2300-800 av. J.-C.). D'abord en cuivre puis en alliage cuivre-étain, des armes (poignards), des éléments de parure (épingles et perles) ou de toilette (rasoirs) et des outils (haches) sont présents dans les musées comme l'épingle cruciforme issue du dolmen I des Lacs à Minerve ou le rasoir en bronze présenté au musée archéologique de Quarante.

Au VIII^e siècle av. J.-C., les techniques de réduction du fer se diffusent depuis la Méditerranée orientale. Plus facile d'accès que l'étain nécessaire à l'élaboration du bronze mais aussi plus solide que les alliages cuivreux, ce nouveau métal devient prépondérant dans la fabrication des outils et des armes. Toutefois le cuivre mais aussi le plomb et l'argent sont aussi recherchés durant l'âge du Fer et les périodes suivantes, comme en témoignent les exploitations minières étudiées dans le massif du Caroux et ses contreforts.

L'âge du Fer est également marqué par le développement des *oppida*, habitats de hauteur souvent fortifiés, qui se généralisent durant le second âge du Fer (V^e-I^{er} siècle av. J.-C.). Le musée archéologique d'Olonzac conserve le



↳ Épingle à vêtement présentée au musée archéologique de Minerve. © F. Renerre / Pays HLV

produit des fouilles de l'*oppidum* de Mourel-Ferrat, culminant à 130 m d'altitude et occupé du V^e au III^e siècle av. J.-C. Ce site, qui bénéficie d'une fouille programmée depuis plusieurs années, est un exemple du dynamisme de la recherche archéologique sur le territoire. Le monde des morts a aussi été exploré par les archéologues qui ont notamment mis au jour 235 tombes à incinération datées du IX^e-VII^e siècle av. J.-C. dans la nécropole de la Rouquette, à Puisserguier.

Le territoire du Pays Haut Languedoc et Vignobles connaît une présence romaine assez précocement, dès la fin du II^e siècle av. J.-C., motivée par l'appropriation par Rome des ressources locales. Ainsi, les minerais de fer, cuivre et plomb argentifère ont attiré des exploitants italiens de Mons-la-Trivalle à Ceilhes-et-Rocozels, en passant par Villemagne-l'Argentière où a été trouvée une des plus anciennes inscriptions latines de Gaule. Les terres agricoles ont aussi attiré les colons italiens où, notamment dans la plaine, la culture de la vigne s'est largement développée à côté des cultures céréalières. Les paysages se transforment et, à côté des agglomérations fondées à l'époque gauloise, sont implantées des fermes et des *villae* qui prospèrent à partir du I^{er} siècle. De cette période, les musées du territoire conservent de nombreux objets du quotidien : céramiques, bijoux, monnaies, amphores et tuiles, témoignant de l'adoption par les populations indigènes des modes de vie « à la romaine ».



↳ Vases provenant d'Azille (site du moulin), I^{er} âge du Fer (VIII^e-V^e s. av. J.-C.). © F. Renner / Pays HLV



↳ Coupe en céramique sigillée présentée au musée Saint-Grégoire à Villemagne-l'Argentière. © F. Renerre / Pays HLV



Statuette d'Hercule conservée au musée archéologique de Quarante. © F. Renerre / Pays HLV

L'Antiquité tardive est marquée, comme partout en Gaule, par la christianisation. Elle est très sensible sur le territoire du Pays Haut Languedoc et Vignobles à partir du IV^e siècle et s'affirme sous l'impulsion des Wisigoths qui

s'installent durablement dans la région entre 462 et 719. Les fouilles récentes effectuées le long des remparts de Minerve ont mis au jour une demeure de type aristocratique d'époque wisigothique que l'on peut mettre en résonance avec la nécropole du Puech, à proximité de Minerve, datée de la même période.

Au VIII^e siècle, les Carolingiens intègrent de nombreux apports de la culture wisigothique, notamment dans leurs textes de loi. Un fait nouveau apparaît cependant : l'essor et la promotion du monachisme. À l'exemple de Benoît d'Aniane (782), quelques laïcs fondent des abbayes à Joncels (vers 800) ou encore Saint-Chinian (826). À Villemagne, les moines installent en 893 les reliques de saint Majan, volées à l'abbaye de Lombes (Gers), et nomment désormais leur abbaye Saint-Martin-Saint-Majan. Une seconde vague de fondations d'abbayes se produit au X^e siècle, avec les fondations de Saint-Pons ou encore de Quarante. Ce mouvement va se poursuivre jusqu'au XII^e siècle, comme en témoigne la fondation de l'abbaye de Cassan en 1080 et celle de Sainte-Marie de Fontcaude, à Cazedarnes, en 1154. Les musées de Villemagne-l'Argentière et de l'abbaye de Fontcaude témoignent des décors architecturaux déployés notamment dans les cloîtres du XI^e au XIII^e siècle et qui racontent, tels des livres de pierre, des épisodes de l'ancien Testament ou de vies de saints.



Inscription découverte à Villemagne-l'Argentière et datée du milieu du I^{er} siècle av. J.-C. Elle mentionne un anonyme appartenant à la tribu Pollia, une tribu rattachée à la cité de Narbonne. © F. Renerre / Pays HLV



Boucle de ceinture wisigothique provenant de la nécropole du Puech, à Minerve. © F. Renerre / Pays HLV



▷ Détail d'un collier d'époque romaine en pâte de verre, musée archéologique de Quarante. © F. Renerre / Pays HLV



↳ Lame en silex découverte au XIX^e siècle dans le cimetière de Cruzy (musée de Cruzy). © F. Rennerre / Pays HLV



↳ Bracelet en lignite provenant de l'oppidum de Mourel-Ferrat à Olonzac (musée d'Olonzac). © F. Rennerre / Pays HLV



↳ Tête de femme, sculpture présentée au musée de l'abbaye de Fontcaude, à Cazédarnes. © F. Rennerre / Pays HLV



↳ Chapiteau représentant sainte Catherine faisant face à l'empereur, musée de l'abbaye de Fontcaude. © F. Rennerre / Pays HLV



↳ Chapiteau de l'ancien cloître de l'abbaye de Villemagne-l'Argentière. © F. Renerre / Pays HLV



LE SARCOPHAGE DES ÉPOUX DE QUARANTE

L'abbatiale Sainte-Marie de Quarante abrite un sarcophage longtemps baptisé « sarcophage des flaminiques », prêtresses romaines attachées au service spécial d'une divinité. Dans le médaillon central, on reconnaissait, en effet, le plus généralement, deux femmes, alors même que le personnage de droite porte de toute évidence une barbe et qu'il est vêtu d'une toge, mais son étrange coiffure était alors considérée comme une coiffure féminine. Par ailleurs, l'église renferme une inscription funéraire à deux femmes, apparemment mère et fille, qui avaient occupé cette prêtrise.

Le sarcophage et son décor

Le sarcophage de Quarante est en fait celui d'un couple d'un certain rang social qui s'y est fait représenter en buste, comme c'est souvent le cas aux II^e et III^e siècles de notre ère. Réalisé à partir d'un seul bloc de marbre de Proconnèse (mer de Marmara, Turquie actuelle), scié en deux et travaillé dans deux directions différentes (les veines du couvercle sont inclinées de gauche à droite ; celles de la cuve, de droite à gauche), il est très vraisemblablement arrivé à Rome dans un état de préfabrication dont témoignent encore différents monuments demeurés près des carrières et certains autres retrouvés dans la cargaison de navires ayant

fait naufrage en Méditerranée. C'est à Rome qu'il a été achevé et très soigneusement poli, ainsi que le montre l'étude des détails de son ornementation (palmettes des acrotères d'angle et rinceau d'acanthé du couvercle ; chapiteaux des pilastres d'angle, cannelures, médaillon et cartouche de la cuve).

Les parallèles iconographiques qu'offre l'abondante production de sarcophages romains invitent à dater l'œuvre dans le courant du deuxième tiers du III^e siècle. Tournée vers son époux et légèrement en retrait par rapport à celui-ci, l'épouse dénudée et parée d'un voile qui s'arrondit et se gonfle derrière elle, la femme située dans la partie gauche du médaillon passe son bras gauche autour du cou de son mari et pose la main gauche sur l'épaule gauche de ce dernier ; le geste se retrouve sur de très nombreux sarcophages des deux derniers tiers du III^e siècle et du IV^e siècle. L'homme tenait de la main gauche un rouleau (*volumen*), aujourd'hui en grande partie brisé. Il est drapé, au-dessus d'une tunique dont on aperçoit le haut au ras du cou, dans une ample toge à *contabulatio* assez raide enveloppant le torse et retombant lourdement sur l'épaule droite. Ce vêtement très particulier le désigne comme un consul ; c'est la *toga picta* que les consuls portaient le jour de leur entrée en charge ou lors de la procession qui les conduisait au Grand Cirque (*Circus Maximus*) pour l'ouverture des jeux. La main gauche de la femme, une partie de sa coiffure et le curieux



↳ Sarcophage de Quarante, détail du couvercle. © M. Balty

bonnet de son mari ont très clairement été retailés ; on y reviendra ci-dessous.

Le sarcophage appartient à une série de sarcophages à cannelures droites entrant elle-même dans une catégorie plus large de sarcophages dits « à strigiles », leurs cannelures en rappelant la forme des strigiles utilisés par les athlètes pour racler la poussière qui recouvrait leur corps en sueur après les exercices sportifs. Moins fréquents que les sarcophages à strigiles, ces sarcophages à cannelures droites n'en sont pas moins caractéristiques de la production de Rome, quelle que soit l'origine du marbre dans lequel ils ont été réalisés. Tout indique donc bien que l'exemplaire de Quarante est d'origine romaine.



Le sarcophage conservé dans l'abbatiale Sainte-Marie de Quarante © M. Balty

Localisations successives et provenance

Contrairement à ce qui a parfois été affirmé, le « sarcophage aux époux » n'appartint pas, dès l'origine, à l'église de Quarante et ne témoigne en rien de la précoce christianisation de l'agglomération héraultaise. L'œuvre n'apparaît, certes, dans notre documentation, qu'en 1836 et l'on ne peut, pour le moment, remonter plus haut ; à cette date, elle sert d'autel dans l'absidiole sud de l'abbatiale. Au tout début du siècle dernier, l'abbé Vabre, curé de Quarante depuis 1899, la regroupa avec quelques inscriptions pour constituer une sorte de musée lapidaire dans un réduit en dehors de l'église ; elle y resta apparemment une bonne soixantaine d'années, avant de trouver place dans la petite annexe ouvrant sur le bas-côté nord où le visiteur la découvre aujourd'hui.

Or, l'inscription des flaminiques, qui accompagna longtemps le sarcophage dans l'église, provient en réalité de Narbonne, comme l'indique un manuscrit de Pierre Guarrigues (1560-1643), l'ingénieur chargé de la restauration des remparts, précisant même qu'elle a été portée à Quarante en 1569. Et Albert Lebègue, rééditant l'inscription en 1893 dans le tome XV de l'*Histoire générale de Languedoc*, rappelle à son tour qu'elle avait été « trouvée à Narbonne en 1569 » et ajoute : « On a trouvé avec cette inscription un sarcophage orné d'un bas-relief. Il représente deux personnes [...], coiffées d'une sorte de

bonnet qui peut avoir été celui des flamines ». C'est bien là, en effet, dans le chef-lieu de la province de Narbonnaise, que l'on s'attend à rencontrer un sarcophage de cette importance et, qui plus est, le sarcophage d'un personnage qui avait atteint le rang de consul.

Les modifications apportées aux portraits du médaillon de la cuve renforcent manifestement cette origine de l'œuvre et confirment, s'il en était encore besoin, la date même de sa découverte.

Les portraits retailés

Le portrait masculin est celui qui offre le plus d'indices à cet égard. Très soigneusement ajusté sur le front, où l'on distingue l'étroit liseré qui le bordait, le bonnet qu'il porte est froncé à la base, mais bouffant pour englober la masse des cheveux. Au nombre des anciennes coiffures françaises, les plus proches parallèles sont les toques (parfois appelées « bonnets polonais ») qu'arborent, à partir des années 1570, Charles IX et Henri III et que portèrent à leur suite les grands du royaume ; c'est aussi le couvre-chef de Germain Pilon († 1590) sur une estampe publiée en 1635. Quant au portrait féminin, il évoque tout aussi clairement des effigies comme celles de Catherine de Médicis et d'Élisabeth d'Autriche (respectivement mère et femme de Charles IX), dont les cheveux sont relevés dans la nuque et maintenus sur le dessus du crâne par un riche « carcan » de pierreries ou de perles que les modifications de l'image romaine se



↳ Médaillon central du sarcophage. © M. Balty

sont efforcées de rendre aussi fidèlement que possible.

Cette retaille a très certainement été facilitée par le fait que les portraits du III^e siècle avaient été laissés en bosse, comme il arrive souvent ; de là le volume suffisant dont disposait le sculpteur du XVI^e siècle pour détailler en particulier le curieux bonnet masculin.

Un projet de réutilisation avorté ?

Mettre ces portraits au goût du jour ne se conçoit que dans le cadre d'un réemploi du sarcophage, pratique dont l'Italie du Moyen Âge et de la Renaissance offre encore aujourd'hui de nombreux et intéressants exemples. On ne peut, dès lors, s'empêcher de se demander qui avait pu, à Narbonne, peu après la découverte de l'œuvre en 1569, songer à en faire sa propre sépulture. Le couple qui l'envisagea et fit procéder à cette retaille appartenait indiscutablement à la noblesse locale, sans

quoi il n'aurait pu s'approprier le monument ; il était évidemment catholique, puisque c'est dans l'abbatiale de Quarante qu'il choisit de le faire transporter. On était alors en pleine recrudescence des guerres de Religion ; or, durant la plus grande partie de ces guerres, de 1565 à 1603, le siège abbatial de Quarante est demeuré vacant, les revenus de l'abbaye étant perçus par le biais de ses protecteurs, les seigneurs de la Jugie de Rieux. François de la Jugie, nommé gouverneur de Narbonne par Charles IX en 1565, pourrait à la rigueur être le commanditaire de cette transformation du sarcophage, mais il ne mourut qu'en 1596, à une époque où les toques des années 1570 étaient

passées de mode, et fut d'ailleurs enterré dans l'église de Rieux. L'époux en secondes noces de sa sœur Marguerite, en revanche, semble plus susceptible d'avoir eu ce projet de remploi du sarcophage : Raymond de Beccarie de Pavie, baron de Fourquevaux, avait participé, en effet, aux guerres d'Italie dès 1528 ; il y avait été prisonnier durant près d'un an et était retourné à plusieurs reprises dans le pays, notamment comme gouverneur de Parme, puis chargé de mission d'Henri II auprès d'Hercule d'Este à Ferrare. Gouverneur de Narbonne de 1557 à 1565 et de 1572 à sa mort en 1574 — après avoir été ambassadeur en Espagne auprès de Philippe II, pendant que son beau-frère le remplaçait dans sa charge à Narbonne. Le tournant pris par sa carrière durant les toutes dernières années de sa vie le conduisit sans doute à abandonner son projet initial. Il fut enterré dans la cathédrale Saint-Just, suivant en cela le vœu exprimé dans le testament rédigé la veille de sa mort. Le sarcophage, déjà à Quarante, fut placé dans l'absidiole sud de l'abbaye où il servit d'autel.

Pour plus de détails sur le sarcophage et la personnalité de celui qui envisagea de le remployer pour sa sépulture et celle de son épouse, cf. J.-Ch. Balty, « Le " sarcophage aux époux " de Quarante (Hérault) : typologie, décor, iconographie, datation, réutilisation », *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, LXXVIII (2018), p. 15-56.



▷ Détail de la frise à décor végétal sculptée à la base du couvercle. © M. Balty



L'AUTEL PALEOCHRÉTIEN

DE MINERVE ET SES « GRAFFITIS »

L'église Saint-Étienne de Minerve conserve une table d'autel, dite de saint Rustique, classée par le service des Monuments historiques au titre « objet » le 30 septembre 1911.

L'autel de saint Rustique

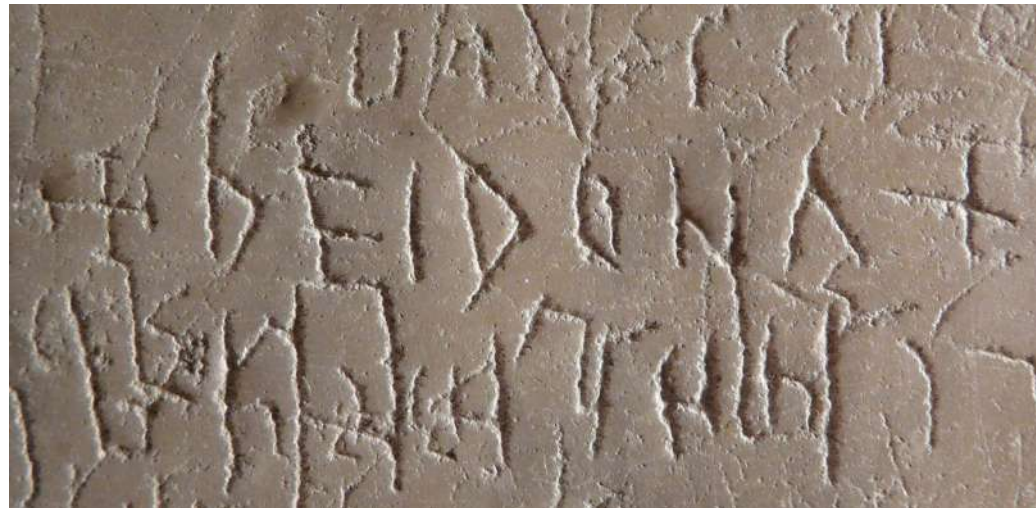
Installée il y a une cinquantaine d'années sur un socle en pierre au milieu du chœur, la table d'autel se trouvait auparavant encastrée dans l'autel principal adossé au mur de l'abside. Elle mesure 1,44 m de longueur, 0,70 m de largeur et 0,15 m d'épaisseur. Elle est constituée d'un bloc de marbre blanc de Carrare, au bord saillant, sculpté d'une moulure. Sur la face antérieure, elle porte une inscription gravée en latin, « RVSTICVS ANN.XXX EPTVS SVI FF. » : *Rusticus anno trigesimo episcopatus sui fieri fecit* (Rusticus l'a fait faire la trentième année de son épiscopat). La pièce de marbre marquée d'une croix que l'on distingue au milieu de l'inscription a été rajoutée dans la seconde moitié du XIX^e siècle, pour servir de « sépulcre » (petit boîtier où l'on insère des reliques). Le seul évêque de Narbonne appelé Rusticus fut pontife de cette ville de 427 ou 430 à 461. Dater l'autel de la trentième année de son épiscopat revient à en faire le plus ancien autel de France daté avec certitude (456/459). À noter qu'il est toujours en usage liturgique. Celui de Saint-Victor de Marseille, peut-être aussi ancien, ne comporte aucun élément qui permettrait de le situer aussi sûrement dans le temps.

L'évêque Rusticus

Le commanditaire de l'autel est un personnage bien documenté pour l'époque, connu par quelques fragments de correspondance et par une inscription très détaillée sur un linteau aujourd'hui exposé au musée Narbo Via (Narbonne). Issu de l'aristocratie épiscopale de Marseille, fils et neveu d'évêques, il partit étudier la rhétorique à Rome, puis revint étudier la théologie dans les îles de Lérins et à Marseille avant d'être élu évêque de Narbonne. Grand intellectuel, Rusticus fut aussi un homme public dans la tradition des prélats romains « môles de la Chrétienté », confronté à la pression militaire que les Wisigoths du royaume de Toulouse

exerçaient sur Narbonne. Ainsi, il fit face aux armées de Théodoric qui assiégèrent la ville en 436. Grand bâtisseur, il sut accompagner l'expansion du christianisme à Narbonne en construisant une nouvelle basilique épiscopale et l'église Saint-Félix. Rusticus mourut juste avant la conquête de Narbonne par les Wisigoths en 462.

La présence de cet autel à Minerve pose la question du rayon d'action de l'évêque. L'autel a-t-il été transporté à Minerve à une époque postérieure ? Si cette hypothèse a été soulevée au siècle dernier, elle est bien moins en faveur aujourd'hui, depuis qu'une récente campagne archéologique a montré l'importance du site



↳ Signatures sur la table d'autel de l'église Saint-Étienne. © M. Vallée-Roche



➤ Détail de la croix insérée au milieu de l'inscription dans la seconde moitié du XIX^e siècle. © M. Vallée-Roche

de Minerve à l'époque tardo-antique. Les vestiges de l'église paléochrétienne Saint-Nazaire, retrouvés en 1932 à l'ouest du cimetière actuel, montrent un édifice d'au moins 14 m de long et 6 m de large. Il est très probable qu'il abritait l'autel de Rusticus. Le site de Minerve aurait comporté dès le milieu du V^e siècle une agglomération de trois hectares dotée d'une enceinte, d'une église et d'un habitat permanent, vraisemblablement siège d'un chef-lieu territorial.

Les « graffitis »

Cette position administrative explique la présence d'une centaine de signatures sur la table d'autel, improprement appelées « graffitis ». Le Minervois apparaît dans les textes en 836 comme un *suburbium*, un territoire



➤ Détail de l'inscription gravée sur la face antérieure de la table d'autel. © M. Vallée-Roche



» Table d'autel de saint Rustique dans l'église Saint-Étienne (Minerve). © M. Vallée-Roche

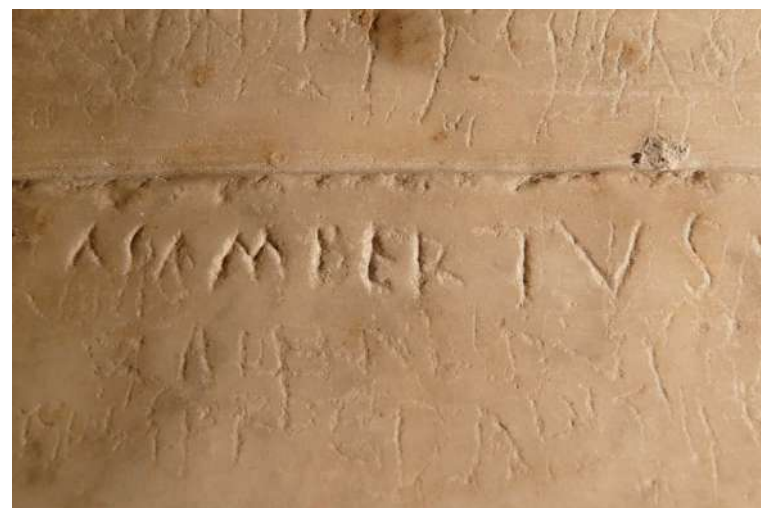
dépendant de la cité de Narbonne. La région, restée sous la domination des Wisigoths plus de deux siècles et demi, était tombée au pouvoir des Sarrasins en 719. Conquête par Pépin le Bref en 759, elle vivait depuis sous la souveraineté franque. Minerve était une forteresse publique, à la tête d'une circonscription démembrée de la cité de Narbonne, où l'on rendait la justice. Nous trouvons dans les archives la trace d'un plaid¹, autrement dit d'une assemblée générale, tenu devant le château de Minerve le 23 avril 873. Ce jour-là, il s'agissait de juger publiquement un différend entre les moines de l'abbaye de Caunes et l'archevêque de Narbonne. L'affaire fut jugée par deux envoyés de Charles le Chauve, les *missi dominici* Salomon (ou Salamon) et Isambertus (ou Isimbertus), assistés de juges wisigoths. Les souverains carolingiens s'appuyaient en effet pour gouverner sur l'élite locale d'origine wisigothique qui constituait un véritable vivier de spécialistes en droit : les juges prononçaient leur sentence d'après la *Lex Wisigothorum* (loi des Wisigoths) s'appliquant sur le territoire. Selon cette loi, les témoins convoqués au tribunal devaient se mettre d'accord sur une version commune des faits, qui était consignée par écrit dans une charte. L'acte où avait été rédigée la déposition collective était posé sur un autel « sacrosaint » (à cause des reliques de saints martyrs sur lequel il était posé), les témoins

joignaient leurs mains en tenant et touchant ensemble la charte, et juraient solennellement d'avoir dit la vérité. C'est cette procédure qui a été appliquée à Minerve en 873, « sur l'autel sacrosaint situé dans l'église Saint-Nazaire ». Les noms des témoins, des juges et des *missi dominici* qui ont signé la charte du jugement se retrouvent aussi gravés sur le marbre de l'autel de Rusticus. Il semblerait donc que l'habitude s'est installée dès cette époque de sacraliser un témoignage, puis par la suite un engagement public, en gravant son nom sur l'autel, c'est-à-dire à un endroit habité de forces surnaturelles. Dans ces conditions, une signature gravée est un contrat passé avec les âmes des martyrs qui peuplent l'autel et avec le Christ lui-même. Cette pratique a perduré deux siècles, et la centaine de signatures de dignitaires laïcs et ecclésiastiques enchevêtrées sur l'autel représente un témoignage précieux de l'univers mental de nos ancêtres jusque vers 1060. Ensuite, une grande réforme de l'Église, la réforme grégorienne (du nom de l'un de ses principaux promoteurs, le pape Grégoire VII, 1073-1085), fit disparaître cette pratique, en éloignant définitivement les laïcs de l'espace sacré.

¹ Le plaid était un rouage essentiel des institutions carolingiennes où étaient convoqués tous les hommes libres de plus de 14 ans.



↳ Signature de Salamon gravée sur la bordure de la table d'autel. © M. Vallée-Roche



↳ Ensemble de signatures gravées sur l'autel, au centre : Isimbertus. © M. Vallée-Roche



LE CHÂTEAU DE PUISSERGUIER



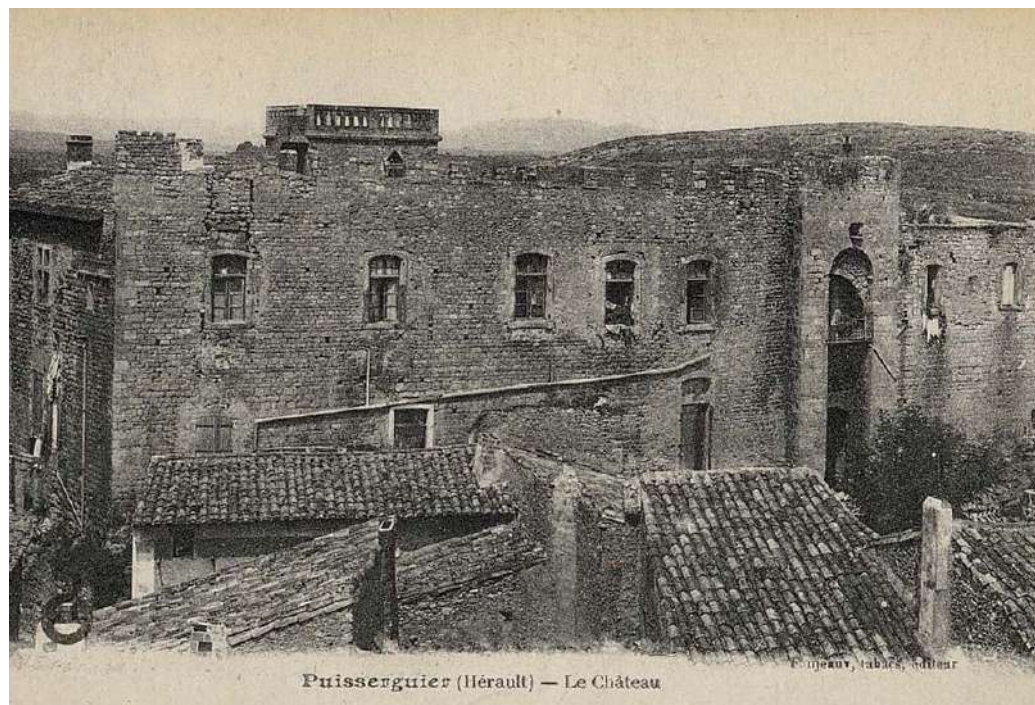
↳ Le château de Puisserguier. © L. Micola

Les signes de la première occupation importante du site de Puisserguier remontent à l'installation des Celtes. En 2003, la découverte de la nécropole de La Rouquette, en bordure du canal du Midi, a révélé la présence d'une tribu agropastorale à l'âge du Fer (IX^e-VII^e siècle av. J.-C). Très bien conservées, les 235 tombes à incinération du cimetière permettent de mieux connaître les pratiques funéraires et l'organisation sociale de cette époque. Une salle du château présente une exposition et un reportage sur la fouille de cette riche nécropole. Une collection d'objets en provenance de villas romaines locales complète ce panorama de l'histoire ancienne de la commune.

Du castrum au château

Le sommet de la colline de Puech-Serguier¹ a vu l'implantation d'un *castrum* que l'on suppose construit, vers l'an 1000, dans le but de résister aux invasions de brigands. Au centre s'élève le château mis en chantier vers le XI^e-XII^e siècle.

La construction a remarquablement résisté aux sévices du temps et aux agressions. Les murs extérieurs attestent de la puissance de la forteresse. Ils enserrent toujours le bâti ancien. Les créneaux ont été colmatés (en façade gauche) ou démolis lors de la réfection des toitures (au-dessus du logis sud et de la cour). Le porche d'entrée formant passage couvert vers la cour est placé à l'extrémité nord du corps oriental.



↳ Carte postale, vue du château vers 1928. © Archives départementales de l'Hérault, 2 Fi CP 6976 (tabacs, éditeur)

Les bâtiments sont organisés autour d'une cour intérieure fermée par la courtine médiévale, conservant des traces du chemin de ronde et d'anciennes baies romanes. La tour maîtresse carrée est localisée au nord. Ses murs de 2,5 m d'épaisseur à la base permettent d'envisager une magnifique construction dominant les fortifications. Contre cette tour, un escalier en vis à vis abrite, sur deux niveaux, de grandes salles à plafonds à poutrelles avec, à l'étage, les restes d'un petit cabinet et une cheminée du XVII^e siècle à gypseries. Une galerie à arcades

surbaissées est visible sous les adjonctions au corps oriental, contre la tour d'escalier.

Plus de mille ans d'occupation du site ont entraîné des modifications, notamment l'ouverture de fenêtres. Le crénelage, constitué d'un mélange de pierres, briques, tuiles et ciment, est moderne.

¹ Du latin podium « hauteur » et de l'ancien occitan *soriguer* « faucon crécelle », utilisé comme sobriquet d'homme.



À la fin du XVI^e siècle, le château avec greniers, remises, maisons, fossés, basses cours, terrasse, four et glacières s'étend jusqu'à la place du village. Après la révolution de 1789, il est vendu comme bien national et divisé. Quatorze familles s'y installent alors avec quelques chevaux pour le travail des vignes. Au fil de ces dernières années, la commune a acquis la majorité des bâtiments dans le but de sauvegarder ce remarquable édifice historique.

Inscrit en 2012 au titre des Monuments historiques, le château de Puisserguier est un site Réseau des Musées de Territoire en Sud-Hérault géré par l'ARESP (Association de Recherche, d'Études et de Sauvegarde des Patrimoines).

↳ Le mur nord de la cour, conservant les traces du chemin de ronde. Les vestiges apparents (départ de voûte et baies romanes) laissent supposer la présence d'anciennes écuries surmontées d'un logis. © F. Renerre / Pays HLV



↳ Cour et tour du château. Carte postale, vers 1928 (Archives départementales de l'Hérault, 2 Fi CP 6975 - phototypie toulousaine ; édition Bousquet, Tabacs) et état actuel © F. Renerre / Pays HLV

Des seigneurs importants à la tête de la baronnie

La période biterroise (1083-1300)

Des représentants de Puisserguier, cités comme témoins d'un acte, sont attestés en 1083 dans le cartulaire de Cassan. Au XII^e siècle apparaît Raymond Vassadel, seigneur du lieu en 1146. C'est un vassal important des puissants vicomtes Trencavel qui lui accordent le droit de péage entre Béziers et Narbonne. Les alliances matrimoniales sont multiples avec les plus importantes familles du Languedoc dont Guillaume de Minerve, Adalaïs de Conas, Pons de Bessan et même les Guilhem, seigneurs de Montpellier (vers 1211, un Bérenger de Puisserguier est marié à une fille des Guilhem).

En novembre 1209, lors de la croisade contre les Albigeois, Gérard de Pépieux vient reprendre le château de Puisserguier occupé par une garnison de Simon de Montfort. Cet acte en fait l'un des premiers châteaux faydits (rebelles). Trois jours plus tard, Simon le reprend et le ravage.

La période des vicomtes de Narbonne (1300-1443)

En 1303, le dernier des Bérenger scelle de son sceau la demande de procès du roi de France contre le pape Boniface VIII. Dans le premier quart du XIV^e siècle, son neveu Arnaud de Son lui succède. Il meurt en 1317, laissant pour héritière sa fille, Tiburge, qu'épouse le fils aîné du vicomte de Narbonne, Aimeri V. Ils accèdent



➤ Armoiries de Jean II de Foix peintes sur un closoir de la maison du Viguier à Puisserguier. © Atelier du Lauragais

à la tête de la vicomté en 1328. La mort de Guillaume II en 1424 et l'incapacité à gouverner de son demi-frère Guillaume III entraîne la vente de la vicomté au comte de Foix en 1447.

La famille de Foix (1447-1512)

Gaston IV de Foix-Grailly achète la vicomté de Narbonne et devient ainsi baron de Puisserguier.

Un membre important de cette famille est Jean II de Foix, infant du royaume de Navarre, dont on retrouve les armoiries et l'évocation de sa personne sur le plafond peint de la maison du viguier de Puisserguier.

La mort de Gaston de Foix-Nemours à la bataille de Ravenne en 1512 fait échoir la vicomté de Narbonne dans le domaine royal. Le roi Louis XII la donne à son épouse Anne de Bretagne.

La famille de Chefdebien (1572-1595)

François de Chefdebien présida à plusieurs

reprises les États du Languedoc. Il acquit la baronnie de Puisserguier en 1572 mais, sans héritier direct, la transmit à son neveu, René de Chefdebien. Député par les attaques du château au cours des guerres de religion, ce dernier la vendit à Guillaume de Bermond du Caylar d'Espondeilhan en 1595.

Les Bermond du Caylar d'Espondeilhan (1595-1789)

Cette famille dont le dernier représentant est le marquis Alexandre de Bermond, seigneur de Puisserguier, Maureilhan, Clair, Pexiora et autres places, joua un grand rôle dans le Biterrois. Ses enfants n'eurent pas de postérité et sa dernière fille décéda à Paris en 1855.

Lors de la Révolution, le château fut saisi comme Bien national et vendu. C'est aujourd'hui à la municipalité, propriétaire du bâtiment, soutenue dans cette mission par l'ARESP, de présider aux destinées du site.



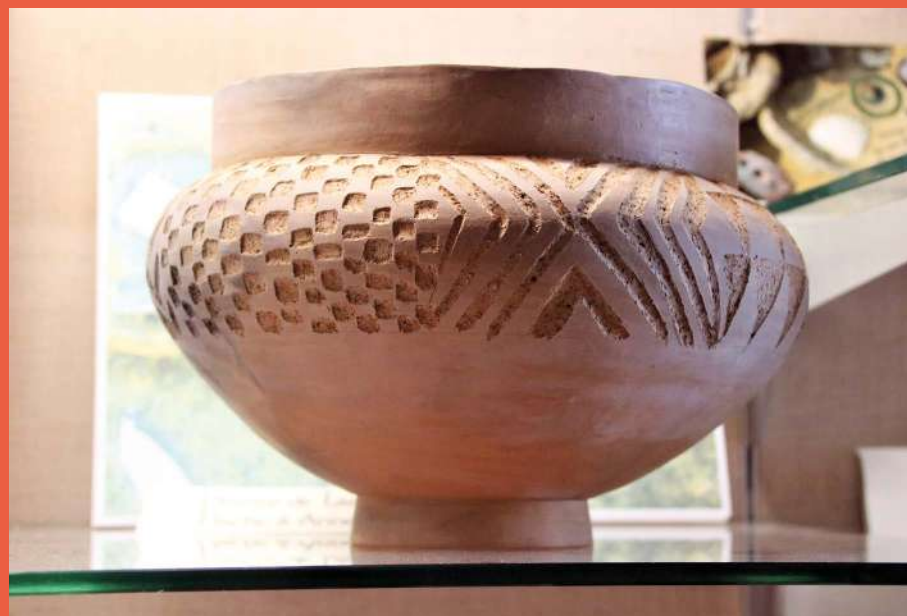
COLLECTIONS

du château de Puisserguier

Le château de Puisserguier présente des collections d'archéologie locale et notamment une restitution d'une tombe de la nécropole de La Rouquette. Outre l'histoire remarquable de ce château, le visiteur peut aussi y découvrir les closoirs du plafond peint de la maison du viguier, restaurés et valorisés dans la Galerie aux images.



➤ Reconstitution d'une tombe à incinération de la nécropole de La Rouquette. © F. Renerre / Pays HLV



➤ Reconstitution d'une céramique de la nécropole de La Rouquette présentée au château de Puisserguier. © F. Renerre / Pays HLV



➤ Inscription et monnaies romaines présentées au château de Puisserguier. © F. Renerre / Pays HLV



DÉCOUVRIR ET REDÉCOUVRIR

LES PLAFONDS PEINTS MÉDIÉVAUX DU PAYS

Les visiteurs parcourant le Pays d'art et d'histoire Haut Languedoc et Vignobles ont la chance de pouvoir admirer deux rares exemples de plafonds peints médiévaux. L'un à Capestang, encore en place dans le Palais des Archevêques de Narbonne, l'autre restitué dans l'enceinte du château de Puisserguier, dans la Galerie aux images médiévales.

Il est bien connu qu'aux XVII^e et XVIII^e siècles, aux plafonds des salons, dans les châteaux et les hôtels particuliers des villes, se déployaient de vastes peintures. On sait moins qu'à la fin du Moyen Âge aussi, les grands de ce monde, princes, prélats, grands bourgeois et marchands, aimaient aussi à décorer les plafonds de leurs salles d'apparat. Mais leurs plafonds ont peu à voir avec les grandes scènes peintes entre les stucs, où se mêlent les nuages et les déesses antiques. Les plafonds médiévaux ont fondamentalement une fonction architecturale : leurs poutres, apparentes, sur lesquelles reposent des solives, portent l'étage supérieur et assurent la solidité des bâtiments. Ils ont aussi une force décorative, d'une vigueur polychromique qui nous surprend encore aujourd'hui, même si les siècles l'ont beaucoup atténuée, parfois presque annihilée.

Entre les solives, apparentes, sont glissées des planchettes de bois rectangulaires (que les charpentiers appellent « closoirs » et les méridionaux « bugets »), essentielles à la

rigidité de la charpente, larges d'environ 40 cm et hautes d'une vingtaine de centimètres. Comme les poutres, elles sont peintes, chacune recevant un décor différent. Par dizaines pour chaque plafond, par milliers pour l'ensemble des plafonds connus à ce jour, ces closoirs nous plongent au cœur d'un imaginaire médiéval inédit, où le quotidien, souvent très drôle, se mêle au fantastique, ponctué d'allusions que nous décryptons souvent bien mal.



➤ Le «soldat au bouquet», closoir provenant de la maison du Viguier à Puisserguier. © Atelier du Lauragais



➤ Photo d'ensemble du plafond et château des archevêques de Narbonne à Capestang. © G. Puchal / RCPMM

Des plafonds méditerranéens

Il se peut que les années à venir fassent découvrir de tels plafonds peints dans toute l'Europe : après tout, la ville de Metz est comme un îlot où la chance a voulu qu'à la fin du XIX^e siècle, des plafonds peints médiévaux furent découverts, immédiatement considérés comme des pièces maîtresses, déposés et conservés au musée municipal. Mais aujourd'hui en tous cas, les plafonds peints médiévaux sont caractéristiques de l'arc méditerranéen, qui s'étend de la Croatie jusqu'au pays de Valence. L'Andalousie appartient aussi à cette zone de plafonds ; elle en est sans doute le pays de naissance, mais ils y sont différents, plus sculptés que peints. L'Espagne musulmane aime avant tout les décors d'entrelacs géométriques. L'Italie du Nord regorge de plafonds peints ; ils y sont assez tardifs, pour beaucoup postérieurs à 1400, et souvent produits par des ateliers à l'activité standardisée.

Le Languedoc méditerranéen est au cœur de l'histoire des plafonds peints médiévaux. Dans tout l'arc méditerranéen, le plus ancien connu à ce jour est mis en place au seuil du XIII^e siècle, dans le palais archiépiscopal de Narbonne. À peine plus tard, à Montpellier, des peintres talentueux travaillent à décorer des plafonds remarquables. À Béziers, des recherches en

cours commencent à identifier des charpentes peintes à peine postérieures. Les liens avec la Catalogne et le Royaume de Majorque sont alors très nets. Plus tard, le goût pour les plafonds peints passe le Rhône, puis les Alpes.

Dans cet arc méditerranéen, ce sont les plaines et les villes qui ont vu la haute noblesse ecclésiastique et laïque, puis les grands bourgeois, construire des résidences pour lesquelles ils ont voulu un décor complet de leurs salles d'apparat : le plafond y tenait une place très importante, de plus en plus au fil des ans. Ces salles d'apparat constituaient le décor quotidien de la vie domestique, mais elles étaient aussi largement ouvertes à autrui ; elles étaient une sorte de vitrine du propriétaire.

Puis, brusquement, aux alentours de 1520, le goût a changé. Comme les poutres, les solives et les closoirs étaient indispensables à la survie du bâtiment ; on les a badigeonnés ou on a recouvert ces charpentes aux poutres apparentes par de faux-plafonds plâtrés. Tandis que les murs étaient repeints maintes fois, que les cloisons redécoupaient les volumes, que les carrelages s'usaient, les plafonds dormaient, invisibles. Depuis une cinquantaine d'années, la restauration des centres anciens dans les villes, plus récemment dans les villages, les ont rendus à la vie. Mais il est arrivé aussi qu'on les détruise sans même s'en rendre compte.



↳ L'homme au turban, closoir C 51, Galerie aux images, château de Puisserguier. © L. Girousse / RCPPM



↳ Animal fantastique, closoir C 80, Galerie aux images, château de Puisserguier. © L. Girousse / RCPPM



↳ Engoulant à l'extrémité d'une poutre au château de Gabian.
© Serge Sotos

Trois survivants au Pays Haut Languedoc et Vignobles

Par chance, trois plafonds peints, d'un intérêt remarquable, ont survécu sur le territoire du pays d'art et d'histoire Haut Languedoc et Vignobles : Capestang, Gabian et Puisserguier.

Passé le temps commun de leur superbe, ils ont connu des histoires bien différentes.

Le château des archevêques de Narbonne à Capestang a vécu une longue alternance de hauts et de bas, jusqu'à une récente stabilisation. Après l'avoir doté d'un somptueux plafond, les archevêques abandonnèrent leur château

de Capestang où survécut principalement l'exploitation agricole ; la salle d'apparat devint un grenier à foin. Vint la Révolution et la vente des Biens nationaux. Le château aboutit entre les mains d'une riche famille, qui le remania fortement en construisant, au milieu du XIX^e siècle, un vaste corps de logis qui engloba une travée du plafond ; elle y resta cachée sous de faux-plafonds. Des architectes célèbres, comme Revoil en 1865, le restaurateur du Palais des Papes, ont fait des relevés de certains détails de la grande *aula* (salle d'apparat) du château de Capestang, relevés d'une précision et d'une utilité remarquables. Ils laissent penser qu'à cette époque, le plafond avait de très beaux restes.

On aurait pu penser ses malheurs terminés. Il n'en fut rien. Quelques années plus tard, le sol fut abaissé de près d'un mètre. Est-ce alors que les cloisons qui séparaient le vestibule de la salle de parerment et de la salle d'apparat disparurent ? L'escalier extérieur fut supprimé et pendant des décennies, on ne put accéder à la vaste *aula* que par une échelle. On n'y voyait presque rien. Entre temps, l'acquisition du bâtiment par la commune en 1936 avait changé les perspectives, même si la façade fut fâcheusement éventrée pour installer le garage des pompiers. Le Foyer rural s'installa dans le château qui trouva son utilité. Il fallut attendre les années 70 pour que, en suivant l'abbé Giry, curé de Nissan, grand connaisseur du patrimoine de la région, l'intérêt du plafond fût définitivement reconnu : la protection des Monuments historiques fut établie en 1981, le toit refait et une vaste campagne de restauration dirigée par la Conservation des Monuments

historiques fut confiée à un atelier toulousain qui démontra puis remonta les 97 planchettes connues à ce moment.

Un groupe de jeunes férus de patrimoine fit basculer le plafond vers une histoire heureuse. Leur observation attentive du bâtiment les amena à penser qu'il manquait une travée au plafond d'alors. Rampant le long de la poutre au-dessus du faux plafond, ils firent un premier relevé : les couleurs de ces closoirs, protégés des atteintes du XX^e siècle, se révélèrent d'une puissance stupéfiante. La municipalité d'alors et la Conservation régionale des Monuments historiques commandèrent, en 2003-2004, une étude préalable du château qui révéla en détail l'histoire de sa construction progressive. En 2007-2008, il fut décidé d'ouvrir au public ce remarquable plafond.



↳ Le sanglier et le veneur (château des archevêques de Narbonne à Capestang).
© G. Puchal / RCPM

À **Gabian**, l'histoire est moins joyeuse et le plafond continue de se dégrader, malgré les efforts d'un tout petit nombre. Le plafond a dû compter 116 closoirs dont pas plus d'un gros quart n'est connu ou conservé ; 12 seulement sont en place. Mais les décors des poutres latérales et les supports des poutres sont les témoins encore remarquables de l'ensemble. Qu'advient-il de cette demeure, dite *l'Avescat*, la maison des évêques, malgré la protection des Monuments historiques acquise en 1992 ?

À **Puisserguier**, à l'inverse, une sorte de petit miracle s'est produit il y a une dizaine d'années. Sur la place de l'église, un bâtiment, acheté par la mairie, était promis à la démolition. C'était un café abandonné, dangereux, insalubre. Le bâtiment voisin avait conservé une porte d'entrée médiévale, mais du bâtiment lui-même, tout était oublié. En juin 2011, lors d'une ultime visite avant destruction, le maire reconnut à travers le faux plafond partiellement tombé la disposition d'un plafond qui, sous des badigeons et des dépôts de suie, lui rappela la charpente voisine du plafond peint de Capestang. Sur quelques closoirs, dont on distinguait les graphismes et les couleurs, on reconnaissait la main d'un atelier talentueux.

La volonté du maire le sauva de la disparition. Dès février 2012, la maison était protégée au titre des Monuments historiques. Une étude complète fut lancée : recherche documentaire, relevés photographiques, étude archéologique de bâti et diagnostic sanitaire général de l'état de conservation furent complétés par l'analyse des

pigments. L'étude des poutres et de leurs cernes de croissance permit la datation de la charpente et l'héraldique celle du décor aux alentours de 1500. Des tests de consolidation alertèrent sur la fragilité des décors. Ils amenèrent à démonter les closoirs et à les déposer temporairement dans des boîtes en un lieu sain. Aujourd'hui, les closoirs restaurés sont exposés dans une salle dédiée du château de Puisserguier.

Les commanditaires

Ces trois plafonds ont été commandés par de très hauts personnages : à Capestang, l'archevêque de Narbonne, l'un des prélats les plus riches de France ; à Gabian, un doute subsiste, mais *l'Avescat* qui abrite le plafond est considéré comme appartenant à l'évêque de Béziers. Quant à celui de Puisserguier, il semble bien avoir été commandé par le viguier, l'homme qui y exerçait le pouvoir au nom du seigneur, l'un des plus grands princes du royaume.

Les trois plafonds datent des dernières décennies du Moyen Âge. L'héraldique et la dendrochronologie (étude des cercles de croissance des arbres) permettent de les dater. Les poutres de *l'aula* de Capestang ont été abattues en 1444. Le plafond de Gabian est à peu près contemporain. Ils datent l'un et l'autre de cette période qui voit revenir la paix après plus de cent ans de guerre et de peste. Celui de Puisserguier est un peu plus tardif, au temps où Christophe Colomb vient de découvrir l'Amérique. C'est encore une époque faste.



↳ Galerie aux images médiévales (château de Puisserguier). © L. Girousse / RCPPM



↳ Énigmatique scène au colimaçon (château des archevêques de Narbonne à Capestang). © G. Puchal / RCPPM

La variété de la vie

De prime abord, un plafond peint médiéval semble désordonné, car il juxtapose des closoirs aux thèmes variés. Il arrive que deux ou trois closoirs s'enchaînent mais en général ils se succèdent, donnant une impression de kaléidoscope. Le plafond traduit ainsi l'idée médiévale de la variété de la vie. Mais à le comprendre dans son ensemble, il s'organise autour de quelques thèmes qui se répondent. Le plafond se lit en suivant, les regards et les mains indiquent le sens de lecture. Quelques lieux, proches de la cheminée, en face de l'entrée, sont plus nobles. Malheureusement, il est rare de disposer de tout le plafond : Capestang offre cette chance, Puisserguier le permettra aussi pour l'essentiel quand la restauration sera finie.

Ajoutons que nous restons perplexes devant bien des closoirs dont le sens nous échappe.



↳ Le fou conduit le bal. © G. Puchal / RCPMP

L'héraldique est toujours au cœur du décor des plafonds médiévaux. Il arrive même qu'elle en soit le seul sujet. À Capestang, la poutre centrale du plafond alterne les armes personnelles de Jean d'Harcourt et celles de l'Église de Narbonne. À Gabian, les mêmes armes se répètent à l'envi sur le plafond. Ce ne sont pas celles d'un évêque de Béziers, mais elles n'ont pas encore été identifiées. À Puisserguier, il est trop tôt pour décrypter tout le programme héraldique. Dans la moitié connue du plafond, une poutre porte un ensemble de closoirs héraldiques : au centre Georges d'Amboise, qu'on peut qualifier de principal ministre de Charles VIII. D'un côté les armes de Bretagne, celles de la future reine de France, et celles du roi, tenues par des anges. De l'autre côté, les armes de Jean de Foix. La présence des armes royales et seigneuriales est classique.

Il y a bien peu de sujets religieux au plafond de Capestang. L'archevêque y a préféré les scènes de chasse et les représentations de l'amour avec ses dangers quand le bal est conduit par ce personnage très présent dans les plafonds médiévaux : le fou. Mais aussi l'amour conjugal fait d'échanges d'anneaux et d'une vie partagée. L'archevêque aime rire ; à l'occasion, il se moque d'un moine (des moines en général ?). Comme d'autres plafonds languedociens, il n'oublie pas les « rigolades » du corps : l'esprit de Rabelais n'est pas loin. Le carnaval non plus.

Ces plafonds nous emmènent bien loin du cliché d'un Moyen Âge triste et confit en dévotion. Il reste encore beaucoup à faire pour les comprendre. Attention : sous une façade banale, une vieille maison peut cacher un étonnant plafond peint.



↳ Armes de l'archevêque Jean d'Harcourt et armes de l'Église de Narbonne, en alternance sur la poutre centrale (château des archevêques de Narbonne à Capestang). © G. Puchal / RCPMP



↳ L'un des péteurs figurés au plafond du château des archevêques de Narbonne à Capestang. © G. Puchal / RCPMP

PARTIE 3 

EXPLOITER

LES RESSOURCES



**VIVRE
AU PAYS**

GABIAN

AUX SOURCES DU PÉTROLE EN FRANCE

Le temps de la terre

Le pétrole, comme le gaz naturel et le charbon, provient de la transformation de matière organique (plantes ou animaux morts) contenue dans des sédiments argileux déposés au fond de lacs, marécages, lagunes, deltas ou océans.

L'existence d'un gisement est tributaire de cinq conditions qui vont guider les recherches des pétroliers :

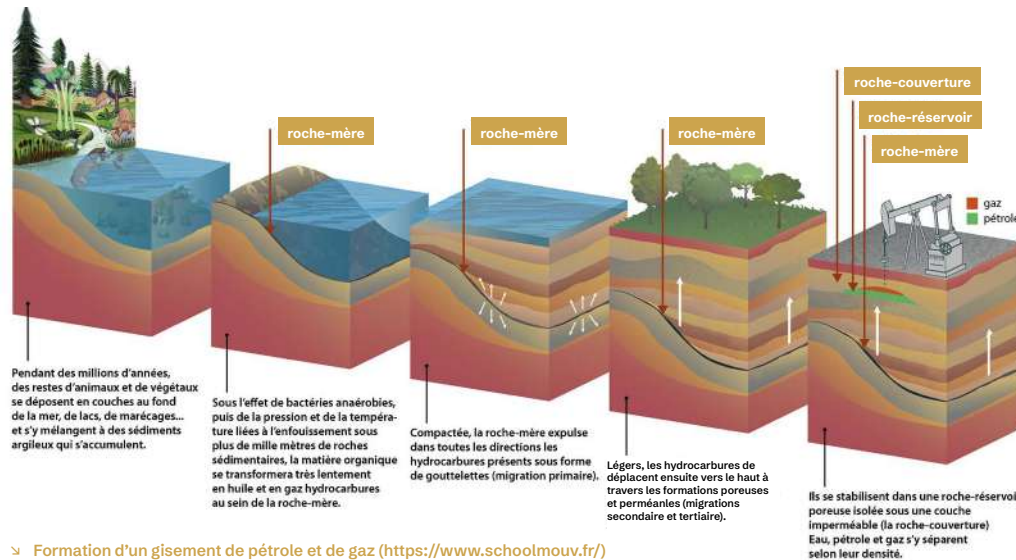
- une roche-mère formée dans un paléoenvironnement riche en matière organique et pauvre en oxygène,
- une histoire thermique liée à l'enfouissement des roches favorisant la transformation

de cette matière en huile et en gaz hydrocarbures,

- une migration des gouttelettes à travers des formations poreuses et perméables,
- un réservoir possédant une bonne capacité de stockage et de perméabilité,
- un piège assurant une étanchéité verticale et latérale de ce réservoir.

Le pétrole de Gabian s'est formé à partir de plantes terrestres du Permien inférieur (roche-mère). Les brèches dolomitiques et quartzes du Trias moyen (Muschelkalk) jouent le rôle de roche-réservoir, les marnes à gypse du Keuper (Trias supérieur) celui de roche-couverture. Le Bassin du Sud-Est, où se trouve le gisement de Gabian, a subi de nombreuses déformations au cours des temps géologiques et se trouve

parcouru de failles normales de direction Sud-Ouest / Nord-Est. Dans ces conditions, le piège du réservoir n'a probablement pas la forme d'un dôme, comme le croyaient les inventeurs du gisement, mais plutôt celle d'une faille décrochante. Les dimensions de ce type de réservoirs sont plus faibles que celles généralement offertes par un dôme. Par des fractures, des petites fuites ont atteint la surface en bordure de la Thongue où l'on a exploité la *Font de l'Oli* (« fontaine d'huile ») entre le début du XVI^e et la fin du XIX^e siècle.



➤ Formation d'un gisement de pétrole et de gaz (<https://www.schoolmouv.fr/>)



➤ « Description de la fontaine du pétrole de Gabian : mémoire du Sr Lacombe, fermier de la fontaine de Gabian, chimiste et directeur de la dite fontaine », 1775. (Académie des sciences de l'Institut de France)

Le temps de la médecine

On doit à un officier italien de la suite de l'évêque Jean de Bonsi, seigneur de Gabian, la découverte d'une source de pétrole au point de rencontre de la Thongue et de l'ancien chemin de Fouzilhon. Sans plus de précision, on situera cette découverte entre 1598, année de la nomination de Bonsi à l'évêché Béziers, et 1605, date de la parution du *Discours de la nature* du docteur Esprit André consacré au « suc huileux de Gabian ».

Peu de temps après, le prélat fait construire un puits couvert au-dessus de la source afin de recueillir le pétrole qui surnage sur l'eau. L'huile de pierre de la *Font de l'Oli* est alors utilisée en médecine pour apaiser la goutte, soulager la toux, guérir la paralysie, le spasme, les maladies froides de la rate, des reins et des oreilles, soigner les coliques, les morsures de serpent, les vers des enfants...

Une crue de la Thongue, en septembre 1678, détruit l'installation originelle. Monseigneur Jean-Armand de Rotondis de Biscarras, évêque de Béziers de 1671 à 1702, fait réaménager le site.

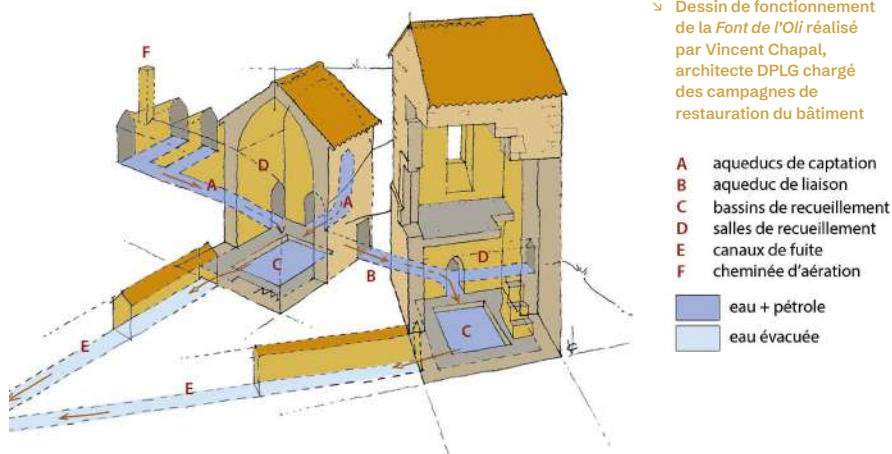
L'huile est désormais recueillie par deux aqueducs nord-sud dans un bassin creusé dans le rocher et en partie couvert d'une voûte. Un canal de fuite rejette l'eau dans la rivière. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, Monseigneur J.-B. de Bausset de Roquefort entreprend de nouveaux travaux. Il fait construire un second bassin de décantation et percer une galerie est-ouest installée plus profondément dans le talus.

Le pétrole, alors connu sous le nom d'huile de Gabian, ne manque pas d'être contrefait avec de l'huile de térébenthine épaisse colorée avec du goudron et de la poix noire. Pour déjouer les falsificateurs, le prélat fait sceller les bouteilles du sceau de ses armes. « On en recueille assez pour en fournir aux Pays étrangers qui en demandent ; et il n'y a pas longtemps qu'on en a envoyé des caisses en Hollande, en Allemagne et à l'Amérique », écrit le docteur Bouillet en 1752. En dépit des efforts de l'évêque, la *Font de l'Oli* ne cessera de faiblir jusqu'à son tarissement définitif vers la fin du XIX^e siècle alors que, par une série de forages à proximité de la source, l'on espère percer à jour le gisement.

Les capsules Gardy « à l'huile de Gabian » sont alors confectionnées avec du pétrole brut de Pennsylvanie et de Virginie. Tout comme le sera le Gabianol au début du XX^e siècle. Mais la *Font de l'Oli* n'a pas dit son dernier mot...



↳ Photographie par drone de la *Font de l'Oli* après les campagnes de restauration.
© V. Laurus / Les Arts Vailhan



Le temps de l'industrie

En 1923, la toute nouvelle section de géologie de la Direction des essences et pétroles du ministère du Commerce décide de lancer une mission de prospection dans les abords de la chaîne pyrénéenne.

Attirés à Gabian par les suintements de pétrole de la *Font de l'Oli*, les géologues Louis Barrabé

et Pierre Viennot croient identifier au sud de la campagne de Quignard un anticlinal (dôme) propice à l'accumulation de l'huile. L'État confie aussitôt l'exécution des travaux de sondage à la société alsacienne Pechelbronn. Commencé le 20 août 1924, le puits n° 1 donne à 97 m de profondeur les premiers indices de pétrole suivis quelques jours plus tard d'un jaillissement discontinu jusqu'à 6 m de hauteur. La fièvre de l'or noir s'empare alors des esprits et le gisement

de Gabian, le seul productif avec celui de Pechelbronn, devient le lieu de tous les espoirs. Refoulé dans une citerne installée au « col », à proximité de la route de Gabian à Fouzilhon, le pétrole brut est ensuite transporté par camion jusqu'à la gare pour être expédié vers des raffineries alsaciennes.

De 1924 à 1931, l'Office national des combustibles liquides (ONCL) assure le percement de 57 puits.



» Formation d'un train de pétrole en gare de Gabian vers 1924 (Éd. Michel Bonafos)

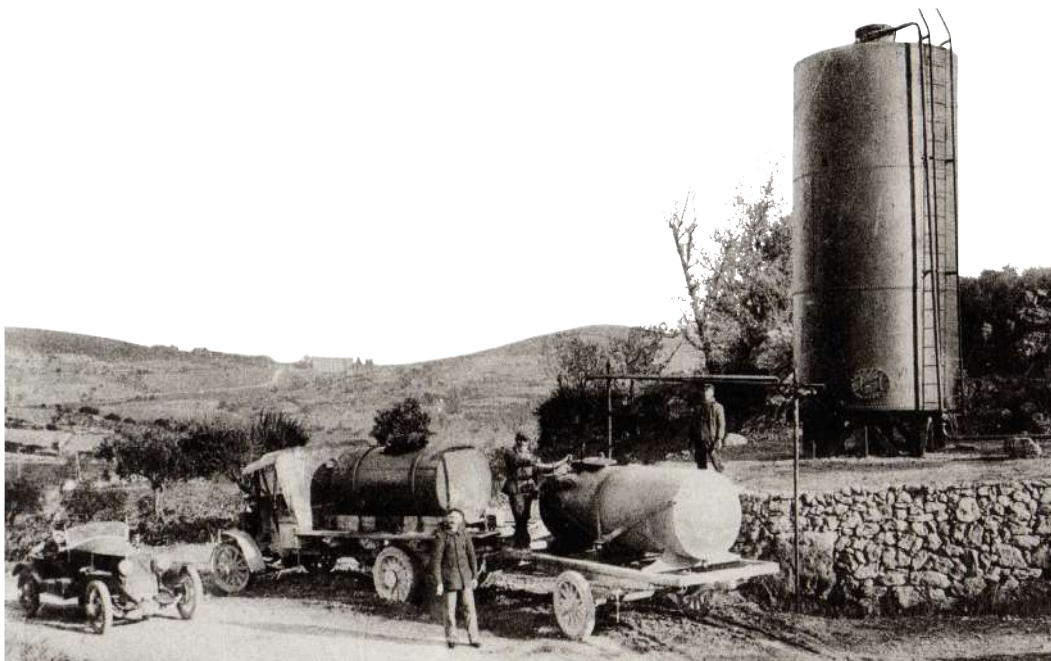


» Exploitation du gisement pétrolier de Gabian en 1924 : le puits n°1. © Jacques Boyer / Roger-Viollet

14 seulement se montreront productifs, situés dans un périmètre de 66 hectares au sud et à l'est de la campagne de Quignard. Malgré leur faible rendement, l'espoir demeure de découvrir un gisement plus généreux. En 1934, une petite raffinerie est construite près de la gare de Gabian par la STCR afin de traiter le pétrole brut provenant des quatre puits encore en exploitation. Elle cessera de fonctionner à la veille de la guerre. Jusqu'en 1951, deux autres sociétés se succéderont sur le gisement de Gabian : la Béarnaise (sous le contrôle des

autorités allemandes en 1943-1944) et la SNPLM. 13 nouveaux puits sont forés dont 5 mis en production, sans plus de rendement que les précédents.

Le gisement aura donné quelque 24 000 tonnes de pétrole en 27 années d'exploitation avec des résultats par forage productif très inégaux, compris entre 100 et 6 700 m³. Cette goutte d'huile dans l'océan de la production mondiale joue pourtant un rôle essentiel dans l'histoire du pétrole en France.



↳ Le réservoir dit du Col, vers 1925 (éd. Joseph Bonafos).



↳ Soldat allemand de l'organisation Todt en compagnie d'un ouvrier du pétrole devant le sondage n° 53, 1943-1944 (Coll. part.)



➤ Vue générale du gisement pétrolier de Gabian en 1928. Au second plan, à gauche, le puits n° 1 en exploitation et ses deux réservoirs de stockage. Au centre, le puits n° 33 en cours de forage (coll. Patrick Reeb).

COLLECTIONS

du musée du Pétrole à Gabian

L'histoire du pétrole de Gabian se lit aujourd'hui dans l'espace muséographique installé dans la mairie du village et dans la *Font de l'Oli* restaurée de 2014 à 2017, inscrite en 2016 au titre des Monuments historiques.



↳ Pétrole de Gabian recueilli dans une bouteille de champagne en 1943-1944 par Michel Bonafos (collection Josette Bonafos). © G. Beugnon



↳ Boîtes de capsules d'huile de Gabian commercialisées par le pharmacien Gardy, à Paris. © F. Renerre / Pays HLV



↳ Posologie pour l'usage médicinal des capsules d'huile de Gabian. © F. Renerre / Pays HLV

LE BASSIN HOUILLER DE GRAISSESSAC

Le bassin houiller de Graissessac s'est formé à la fin du Carbonifère, il y a 300 millions d'années. Il présente des strates de grès et de schiste entre lesquelles s'intercalent 7 à 8 couches de charbon, d'une épaisseur de 1 à 8 mètres. Inclus dans l'ensemble des bassins houillers du Massif central, le bassin de Graissessac est d'une taille modeste par rapport à ses voisins du Gard ou du Tarn. Le filon, orienté est-ouest, mesure un peu plus de 20 km de long sur 2 km de large. Son exploitation est intimement liée à l'histoire de plusieurs villages et hameaux des hauts cantons (Castanet-le-Haut, Camplong, Les Nières, Saint-Gervais-sur-Mare, Saint-Géniès-de-Varensal, Graissessac, Boussagues, La Tour-sur-Orb, Le Bousquet-d'Orb...).

Du charbon pour le fer et le verre

Connus dès le Moyen Âge, les affleurements de houille étaient exploités par les habitants pour un usage domestique mais aussi pour alimenter les forges, notamment des clouteries, activité essentielle dans des villages comme Les Nières ou Graissessac.

Les premières concessions minières sont attribuées par le roi Louis XV à des entrepreneurs désireux de faire fortune dans la fabrication du verre, à condition qu'ils utilisent de la houille pour faire fonctionner leurs fours afin

de préserver les forêts. C'est ainsi qu'en 1769, Etienne Giral obtient l'autorisation de construire une verrerie à Hérépian et d'exploiter les mines de Graissessac. Pour acheminer le charbon jusqu'à Hérépian, on construit un chemin de voitures et le fameux « Pont du Diable » de Villemagne-l'Argentière (1779).

Les compagnies minières et le développement de l'exploitation extractive

Devenu une richesse économique, le charbon, qui prend une place de premier plan dans l'activité industrielle du XIX^e siècle, mobilise des moyens financiers et humains de plus en plus importants.



» Le Pont du Diable. Carte postale, 1914. © Archives départementales de l'Hérault



Cloutière et outils pour fabriquer les clous. © F. Renerre / Pays HLV

La Compagnie des Mines de Graissessac est créée en 1845. La Compagnie Usquin Mines lui succède, remplacée en 1863 par la Compagnie des Quatre Mines Réunies.

L'accroissement de la production bénéficie des progrès technologiques de la première industrialisation et en particulier de l'arrivée du chemin de fer. La ligne reliant la toute nouvelle gare de Graissessac-Estréchoux à Béziers, via Bédarieux, est ouverte en 1858, dédiée dans un premier temps au transport de marchandises, puis ouverte à celui des voyageurs l'année suivante.

Le pays minier connaît alors une période faste : les mines tournent à plein régime pour produire du charbon vendu dans tout le Languedoc et jusqu'en Espagne. La population augmente, en particulier grâce à l'arrivée de mineurs étrangers, parfois accompagnés de leurs familles.

Cette activité minière dure un peu plus d'un siècle. Le 15 mai 1946, un décret de nationalisation constitue le groupe des Houillères du Bassin des Cévennes qui transfère progressivement au Bousquet-d'Orb l'activité alors centrée sur Graissessac.

À partir des années 1950, les concessions minières ferment les unes après les autres et

les mineurs sont reclassés. Deux industriels, à qui des facilités d'installations ont été faites, implantent des usines pour la reconversion, une de fabrication de chaussures et une fonderie. Ils emploient 400 ouvriers.

Un grand nombre de mineurs est parti vers d'autres exploitations minières (Alès, La Grand-Combe, Gardanne, Salsignes...), vers l'industrie automobile (Montbéliard) ou l'industrie de décolletage (Haute-Savoie) entraînant une chute brutale du nombre d'habitants. Ceux qui sont restés ont continué à travailler dans l'exploitation à ciel ouvert, de 1956 à 1993.



« Brique » de charbon produite par la Compagnie des Quatre Mines Réunies. © F. Renerre / Pays HLV

Mineur, un métier à hauts risques

Dès le Moyen Âge, le charbon a été extrait par affleurement et les premières mines ouvertes à la fin du XVIII^e siècle ont été exploitées en galeries. La galerie était creusée à flanc de montagne. L'eau s'écoulait par la pente. Lorsque le filon était épuisé, une nouvelle mine était ouverte plus bas. L'ancienne mine permettait d'aérer la nouvelle par l'intermédiaire d'un puits d'aérage.

Par exemple, dans la concession de Boussagues, sur le massif de la Padène, on constate l'ouverture successive des mines :

- ✎ de L'Enclos (1771-1795), exploitée au sommet du massif,
- ✎ de La Fournaque (1795-1820), exploitée au niveau intermédiaire,
- ✎ de Sainte-Barbe (1820-1822 et 1840-1870) et dont l'accès se trouvait au niveau du village.

À partir de 1864, l'exploitation en galeries est complétée par le fonçage de puits. Le puits Sainte-Barbe, creusé entre 1864 et 1867, sera fermé quelques années après la catastrophe due au grisou qui a fait 47 victimes le 14 février 1877. Le puits Kühnholtz (1883) et le puits de La Padène (1925) lui succéderont.



✎ Les mineurs de Camplong posant avec leurs lampes (1880). Document du musée Graissessac Autrefois.

À partir de 1956 et jusqu'en 1993, suite à la fermeture successive des puits, l'exploitation se poursuit à ciel ouvert, « en découverte ». L'extraction du charbon a donc duré quelque 220 années à Graissessac (de 1769 à 1993).

Le travail du mineur a toujours été considéré comme un travail pénible et dangereux. Les accidents dus au grisou (toujours présent dans les mines de Graissessac) et aux effondrements,

mais aussi la silicose (maladie professionnelle atteignant les poumons et longtemps non reconnue), ont été la cause de nombreux décès. L'histoire de l'exploitation du charbon a marqué les mémoires et les paysages. Les terrils (ou terriers), les falaises creusées par les exploitations « en découverte » et les vestiges de bâtiments et de galeries nous parlent de cette activité passée.



Wagonnets et bâtiments, vestiges de la mine Simon à Graissessac. © F. Renerre / Pays HLV

COLLECTIONS

du musée Graissessac Autrefois

Le musée Graissessac Autrefois raconte cette histoire minière. Il présente aussi les outils des cloutiers qui étaient nombreux à Graissessac et toute une documentation sur la vie du village.



Charbon sous forme d'ovoïdes ou boulets produits à Graissessac. © F. Renerre / Pays HLV



Bannière de l'orphéon de Graissessac (1908). Fanfares, harmonies et orphéons étaient nombreux dans le bassin houiller. © F. Renerre / Pays HLV

L'ÉVOLUTION DES LAMPES DE MINES, UNE HISTOIRE TECHNOLOGIQUE AU SERVICE DES MINEURS



↳ Lampe à feu nu. © C. Cordier / Archives départementales de l'Hérault

On a coutume de dire que sans sa lampe, le mineur n'est rien. Avec l'oxygène, c'est de la lumière que dépend la survie du travailleur qui œuvre sous terre. Si la flamme vient à s'éteindre, le mineur est condamné, perdu dans l'obscurité la plus totale. Dans ce monde sans soleil, cette équation, aussi simple que redoutable, va créer entre l'homme et la lampe un lien affectif à nul autre pareil.

À flamme nue, la lampe de tous les dangers

De l'Antiquité au début du XIX^e siècle, l'éclairage en usage dans les mines n'a pas beaucoup évolué : un simple réservoir garni d'un carburant et d'une mèche. Parfois même a été utilisé un moyen encore plus primitif : lumignon (baguette de bois résineux imbibée d'huile ou de graisse animale), torche (bois garni d'étoupe ou d'un tissu trempé dans la résine ou la graisse) ou chandelle (de cire ou de suif).

La graisse animale (mouton, porc, cheval...), ou l'huile dans les régions productrices (olive, noix), alimente la lampe. Le mineur emploie alors le même éclairage qu'à la maison, en particulier parce que, sur son lieu de travail, c'est lui qui le plus souvent fournit la lampe, et parfois même son carburant.

L'utilisation de la lampe à flamme nue, ou à feu nu, est cependant problématique dans les mines de charbon où les couches dégagent un gaz naturel proche du méthane, le grisou. Lorsque sa concentration dans l'air est trop importante, la simple flamme d'une lampe suffit à provoquer une explosion. Des solutions sont recherchées dès le XVI^e siècle en aspirant ou en refoulant cet air chargé de gaz nocif à l'aide de grands soufflets en cuir ou encore en creusant des puits et des galeries d'aération. Cependant, dans les galeries les plus profondes, ces procédés s'avèrent insuffisants. Dès lors, plusieurs scientifiques se lancent, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, dans le perfectionnement des méthodes d'éclairage, avec plus ou moins de succès.



↳ Ensemble de lampes à feu nu dites « raves » en raison de leur forme arrondie. © C. Cordier / Archives départementales de l'Hérault



↳ Lampes de sûreté présentées au musée Les lumières de la Mine. © F. Renerre / Pays HLV

La lampe Davy sauve des vies

Il faut attendre 1820 pour voir commercialiser l'invention des anglais Humphry Davy et Georges Stephenson : la lampe de sûreté ou « lampe Davy ». Expressément dévolue à la mine de charbon, cette lampe est conçue pour éviter les explosions de grisou. Quelles que soient ses faiblesses initiales, elle ouvre la voie aux nombreux perfectionnements qui, tout au long du XIX^e siècle, vont contribuer à améliorer la sécurité des mineurs.

En effet, la lampe Davy a pour finalité unique de procurer au mineur un moyen d'éclairage susceptible, même dans une atmosphère explosive, de ne pas faire interagir le feu et le gaz. Un tamis est interposé entre la flamme et l'air environnant potentiellement grisouteux. Il joue un double rôle : réduire la flamme et abaisser ainsi le seuil d'explosibilité. Il permet aussi de contenir, dans une certaine mesure, l'inflammation du gaz à l'intérieur du tamis. Cependant, cette lampe éclaire très peu, le tamis filtrant une grande partie de la lumière de la flamme.

En 1840, l'ingénieur belge Mueseler remédie aux défauts de la lampe Davy. Il entoure la flamme d'un manchon de verre surmonté d'un diaphragme de toile métallique au travers duquel passe une cheminée de tôle en forme de cône. Cette cheminée est elle-même

garnie d'un tamis métallique. Les améliorations sont considérables et l'utilisation de la lampe Mueseler se généralise rapidement.

Vers 1880, le français Jean-Baptiste Marsaut, issu de l'Ecole des Mines de Saint-Etienne, améliore à son tour ce système d'éclairage : la flamme, toujours entourée d'un manchon de verre, est surmontée de deux tamis concentriques, eux-mêmes à l'abri sous une cuirasse de tôle. Son invention est largement adoptée par toutes les compagnies minières.

Malgré toutes ces améliorations, le XIX^e siècle voit s'établir la dualité entre l'éclairage de sûreté et l'éclairage à feu nu. Outre le fait que la lampe de sûreté va mettre près de cinquante ans à s'imposer dans les charbonnages, les autres types de lampes (« lampe à potence », « lampe rave ») continuent d'être employés là où le grisou n'a pas été constaté, là où l'on pense qu'il n'y en a pas, là où les exploitants jugent trop cher de mettre en place des lampes de sûreté, là enfin où les mineurs eux-mêmes refusent ce mode d'éclairage parce qu'ils le trouvent, souvent à raison, insuffisant.

Il faut véritablement attendre le début du XX^e siècle, après la catastrophe de Courrières (10 mars 1906) et ses 1 100 morts, pour voir l'éclairage à feu nu totalement interdit dans les mines de houille grisouteuses. Il continuera cependant de servir dans les mines d'extractions de métaux jusque dans les années 1920, où il est supplanté par un autre type d'éclairage

à feu nu de bien meilleure qualité : la lampe à acétylène (ou « à carbure »). Le XX^e siècle est celui de l'électricité, c'est le siècle des lampes à accumulateurs, souvent lourdes et mal commodes, puis à batterie portative. Avec cet éclairage électrique désormais porté au casque et plus performant, l'on assiste à l'ultime et définitif progrès de l'éclairage minier.



↳ Lampe Davy. La flamme est protégée par un tamis.
© C. Cordier / Archives départementales de l'Hérault



↳ Lampe Museler. La flamme est enfermée dans un manchon de verre. © C. Cordier / Archives départementales de l'Hérault



↳ Lampe Marsaut. Le tamis est protégé par une tôle métallique. © C. Cordier / Archives départementales de l'Hérault



↳ Lampe électrique. © C. Cordier / Archives départementales de l'Hérault



↳ Lampe à acétylène. © C. Cordier / Archives départementales de l'Hérault



↳ Lampes de sûreté présentées au musée Les lumières de la Mine. © F. Renner / Pays HLV

COLLECTIONS

du musée Les lumières de la mine

L'espace d'exposition Les lumières de la mine du Bousquet-d'Orb est le fruit de plus de quarante ans de recherches effectuées par Philippe Estang. C'est au détour d'une exploration spéléologique qu'il découvrit sa première lampe de mineur, petite rave abandonnée et rouillée. Il n'en fallut pas plus pour éveiller l'intérêt du futur collectionneur qui, dès lors, rassembla des centaines de lampes de mines de tous types mais aussi une large documentation, lui permettant de constituer une collection internationalement reconnue. Elle est aujourd'hui hébergée dans l'espace Francis Boutet, mis à disposition par la commune du Bousquet-d'Orb et animé par les agents de la médiathèque municipale.



↳ Cette lampe rave, découverte dans une mine désaffectée, est la première de la collection de Philippe Estang. © C. Cordier / Archives départementales de l'Hérault



↳ Détail du tableau à jetons. Ce tableau était disposé dans la lampisterie, pièce où étaient gardées et entretenues les lampes. Chaque mineur possédait un jeton marqué d'un numéro correspondant à celui de sa lampe. Ce jeton était accroché au tableau lorsqu'il récupérait sa lampe pour descendre dans la mine. Ainsi, le ou la lampiste savait à tout moment quels mineurs étaient sous terre. © F. Renerre / Pays HLV



↳ Vitrine du musée Les Lumières et la mine. Des instruments de mesure servant à cartographier les mines sont également présentés. © F. Renerre / Pays HLV

DES CLOUTIERS DES NIÈRES

AUX FONDEURS DE CLOCHES D'HÉRÉPIAN

Les hauts cantons de l'Hérault, de Graissessac à Hérépian, ont connu le développement d'artisanats et d'industries liés à l'exploitation de la houille. Ce « charbon de terre » a permis aux populations locales de travailler dans les concessions minières mais aussi de produire des clous, des sonnailles et des cloches.

La clouterie, une activité majeure des villages des hauts cantons

En 1865, Camille Saint-Pierre, professeur à la faculté de médecine de Montpellier, publie *L'industrie du département de l'Hérault*, dans lequel il livre un tableau précis du contexte économique de son temps. À la date où il mène cette étude, les hauts cantons de l'Hérault, et notamment le bassin de Graissessac, sont un secteur en pleine activité, qui emploie de nombreux locaux et étrangers dans les concessions minières. Mais il n'en a pas toujours été ainsi : « Autrefois, en effet, le territoire qui forme aujourd'hui le canton de Saint-Gervais était dépourvu de routes et privé de communications suivies avec les pays voisins. Perdus et oubliés dans leurs montagnes, les habitants de Saint-Géniès, de Graissessac, etc., se livraient exclusivement à l'industrie cloutière.

Dans l'impossibilité, au milieu d'un pays stérile, de tourner leur activité vers l'agriculture, ils se contentaient d'extraire pour les forges la houille qui vient en certains endroits affleurer aux penchants des collines, et ils fabriquaient des clous de toutes formes et de tous calibres. »

Effectivement, cette activité cloutière était centrale pour l'économie locale. En 1824, Hippolyte Creuzé de Lesser, dans son ouvrage *Statistique du département de l'Hérault*, indique qu'« à Camplong et Graissessac, où cette industrie existe depuis fort longtemps, 150 ouvriers sont occupés dans cent ateliers, et fabriquent environ 8 millions de clous ». Un tel volume de production s'explique par les besoins importants en clous pour ferrer les chevaux ou fabriquer les souliers mais aussi par l'utilisation des clous comme monnaie d'échange. Effectivement, Camille Saint-Pierre précise : « (...) comme la monnaie était rare, on y suppléait par des échanges, et il n'y a pas plus de quarante ans [vers 1825] que tous les appoints se réglaient en clous. Le peu de denrées alimentaires que l'on apportait dans ce pays se payait de même, au grand avantage des fournisseurs, de telle sorte que les objets de clouterie y avaient pris réellement l'importance d'une véritable monnaie. »

La famille Granier, des clous aux cloches

Le hameau des Nières, sur la commune de Saint-Gervais-sur-Mare, autrefois nommé Saint-Laurent-des-Minières, puis Saint-Laurent-des-Nières, est le berceau de la famille Granier. Les ancêtres de François Granier (1920-2012), dernier fondateur de cloches d'une longue lignée d'artisans du métal, y étaient cloutiers depuis le début du XVII^e siècle.

Au tout début du XIX^e siècle, les Granier diversifient leur activité pour devenir *esquilières* (sonnetiers), fabricants de sonnettes ou sonnailles. Un siècle plus tard, ils commercialisent leurs productions dans tout le Midi de la France et même en Espagne et au-delà, vers l'Argentine. Une ancienne carte postale, dont un agrandissement est visible au musée de la Cloche et de la Sonnaille d'Hérépian, montre les *esquilières* en activité dans une rue des Nières, vers 1900.

¹ C. Saint-Pierre, *L'industrie du département de l'Hérault, études scientifiques, économiques et statistiques, Montpellier, 1865, p. 151.*

² H. Creuzé de Lesser, *Statistique du département de l'Hérault, Montpellier, 1824, p. 537.*



↳ Carte postale « Fabricants de sonnettes », vers 1900. Chaque sonnailler travaille sur un banc dans lequel sont intégrés les outils nécessaires à la mise en forme de la tôle.



↳ Le mur des sonnailles au musée d'Hérépian. © F. Renerre / Pays HLV



↳ Espace de présentation de la fabrication des cloches d'église. © F. Renerre / Pays HLV



↳ Reconstitution de l'atelier du sonnailler. © F. Renerre / Pays HLV



↳ Moule servant à fabriquer les clarines. © F. Renerre / Pays HLV

Après le premier conflit mondial, Joseph Granier (1890-1983) étend les activités de l'atelier en se lançant dans la fonderie proprement dite avec la production par moulage au sable de grelots et de clarines (clochettes). Pour ce faire, il fait venir un contremaître et un ouvrier de La Charité-sur-Loire, et construit une usine à Castanet-le-Bas (commune de Saint-Gervais-sur-Mare), dans un site où les disponibilités en eau sont plus importantes.

En 1931, il achète en Allemagne, pour le prix de 100 000 francs-or, les tracés nécessaires à la fabrication de cloches d'église. Une première coulée est bientôt réalisée pour les cloches du village d'Autignac (34), puis le bourdon de Lodève (2000 kg). Peu à peu, la fonderie assoit sa renommée. Quatre ans plus tard, l'atelier de Joseph Granier produit les cloches de l'abbaye d'En Calcat (5 cloches pour un poids total de plus de 4000 kg), puis, en 1938, il coule le bourdon de la cathédrale Saint-Nazaire de Béziers : un si bémol de 4000 kg !

À Hérépian, de la fonderie au musée

En 1965, François Granier, à la recherche de locaux plus spacieux et plus accessibles, achète une ancienne usine de dolomie à Hérépian. Il y transfère progressivement ses activités depuis Castanet-le-Bas. Une nouveauté est introduite dans cet atelier : un espace d'exposition et de vente des productions de la fonderie. Le site d'Hérépian présente alors la particularité,



↳ Extrait du catalogue de la Société François Granier fils, daté de 1915.

unique en Europe, de réunir dans un même lieu la fabrication d'à peu près tous les types de cloches depuis les petits grelots pour chiens de chasse jusqu'aux grands bourdons des cathédrales.

Désireuse de valoriser ce patrimoine industriel local, la mairie d'Hérépian a souhaité installer un musée dans l'ancienne gare de la ville, accompagnée dans cette démarche par la Conservation départementale des musées de l'Hérault et sa conservatrice, Laure Gigou.

Les contenus du musée de la Cloche et de la Sonnaïlle, inauguré en 1998, ont été alimentés par une étude réalisée en 1989 par les ethnologues Pierre Laurence et Sylvie Groueff, de l'ODAC (Office départemental de l'action culturelle), qui détaille les savoir-faire et les techniques mis en œuvre par la fonderie Granier.

Pour aller plus loin, voir : LAURENCE Pierre, « Cloches, grelots et sonnaïlles : élaboration et représentation du sonore », Terrain, n° 16, mars 1991, pp. 27-41.



↳ Ensemble de clarines (clochettes) du musée de la Cloche et de la Sonnaïlle. © F. Renner / Pays HLV

COLLECTIONS

du musée de la Cloche et de la Sonnaïlle

Le musée de la Cloche et de la Sonnaïlle, aujourd'hui géré par la communauté de communes Grand Orb, a la particularité de présenter des collections à voir, à toucher et à entendre. Son parcours dédié à l'histoire de la fonderie Granier, à l'utilisation des sonnaïlles, des clarines et des cloches mais aussi aux techniques de fabrication, est accessible à tout public, avec une attention particulière portée vers les visiteurs visiteurs en situation de handicap visuel (lignes-guides, cartels en relief et en braille et audioguide).



↳ Le grelot de roulier était fixé sur les charrettes et diligences, c'est en quelque sorte l'ancêtre du klaxon. © F. Renerre / Pays HLV



↳ Sonnaïlle de type redon en cours de fabrication. Une fois la tôle mise en forme, il faut encore encuvrer la sonnaïlle (la couvrir d'une fine couche de cuivre) pour la rendre bien sonore. © F. Renerre / Pays HLV



↳ La plus ancienne cloche présentée au musée (au premier plan) sonnait autrefois les heures à Hérépian ; elle est datée de 1778. Au second plan, la cloche nommée Marie-Anne, a été créée pour l'inauguration du musée, en 1998. © F. Renerre / Pays HLV



DES MUSÉES QUI NOUS PARLENT

DE LA VIE D'AUTREFOIS

Le Pays d'art et d'histoire Haut Languedoc et Vignobles est animé par plusieurs associations de bénévoles qui collectent, conservent et valorisent les objets quotidiens d'un temps révolu. Dans ce territoire rural, plusieurs musées mettent en lumière les métiers aujourd'hui disparus, les outils et leurs usages mais aussi les jeux et les jouets anciens, comme autant de témoignages de la vie d'autrefois.

À Saint-Gervais-sur-Mare, le musée des arts et traditions populaires de la Maison Cévenole

Au XIX^e siècle, Saint-Gervais était un bourg important par sa position géographique à mi-chemin entre la plaine du Biterrois et la montagne tarnaise et aveyronnaise. À une journée de cheval de l'une et l'autre, c'était une étape importante pour tous ceux qui pratiquaient des échanges entre ces deux zones. On y trouvait un grand nombre de commerçants et artisans. Le musée des arts et traditions populaires de la Maison Cévenole présente les anciens métiers de la vallée de la Mare au travers d'une collection d'outils. Ces métiers étaient principalement liés à l'exploitation de deux ressources : le châtaignier et le charbon.

Le châtaignier était utilisé à la fois pour le bois

et pour le fruit. D'ailleurs, les plantations de châtaigniers étaient différentes selon qu'elles étaient destinées à l'exploitation du bois (en taillis) ou à la production de fruits (en vergers). Dans le domaine du bois, le musée expose tous les outils nécessaires à la fabrication des cercles. À l'origine, ces cercles servaient à maintenir les douelles des barriques et tonneaux. Par la suite, ils ont été associés aux cerclages d'acier sur lesquels ils étaient placés pour les protéger et faciliter le roulage des fûts. Sont également présentés les outils permettant de fabriquer les tuteurs, ces piquets de bois réputés imputrescibles grâce au tanin qu'ils contiennent, utilisés notamment dans les vignes. Pour les fruits, divers objets nécessaires au ramassage des châtaignes sont présentés, de même que la dépiqueuse qui permettait de retirer la peau, après séchage des fruits dans une clède, pour en sortir des châtaignons « secs et durs comme un caillou ».

Saint-Gervais fait partie du bassin houiller de Graissessac, et la présence du charbon se retrouve dans tous les métiers de forge et utilisant du feu. Une forge est reconstituée au sein de la Maison Cévenole, avec son grand soufflet actionné par une roue que faisait tourner un chien. Cette forge servait au cloutier qui façonnait ses clous sur une cloutière (ou clouyère) présentée avec différents gabarits. Enfin, le charbon servait aussi au sonnailler pour chauffer son four afin de réaliser le brasage, dernière étape de la fabrication des sonnaillies.



Machine servant à former les cercles en bois, Maison Cévenole. © F. Rennerre / PHLV

Divers modèles sont exposés, ainsi que le banc de travail de l'artisan.

À côté des « vieux métiers » sont présentés différents objets du quotidien comme des sabots, des fers à repasser, des coiffes et blouses brodées, la broderie des blouses d'hommes (les *blaudas*) étant un savoir-faire réputés des femmes de Saint-Gervais.

Olargues, un village médiéval devenu chef-lieu de canton

Les collections de la Maison Cévenole entrent en résonance avec celles du musée d'Olargues, niché au cœur de ce village médiéval, dans le bâtiment de la commanderie que les Hospitaliers

de Jérusalem firent construire au XIV^e siècle. Jusqu'au début du XX^e siècle, Olargues était un gros bourg et un centre économique dynamique de la vallée du Jaur, très fréquenté les jours de foires. Pour mesurer l'importance de cette petite ville qui n'a jamais eu beaucoup plus que mille habitants, il faut se rappeler qu'en 1912 le centre médiéval d'Olargues accueillait cent onze commerces pour une zone de chalandise estimée à 7 000 habitants. La ville Olargues



↳ Vue du musée de la Maison Cévenole, à l'arrière-plan : le soufflet de la forge ; à gauche : la dépiqueuse ; au premier plan : les cercles en bois de châtaignier. © F. Rennerre / PHLV



↳ Latelier du cordonnier, musée d'Olargues. © F. Rennerre / PHLV

était notamment réputée pour la production de ses marrons mais la culture des cerisiers, des oliviers et de la vigne ont aussi participé au développement économique local.

À la fin du XIX^e siècle, la mise en place de la ligne de chemin de fer reliant Mazamet à Bédarieux permit à de nombreux habitants de travailler plusieurs années sur le chantier. Ainsi, de nombreux ouvrages d'art furent réalisés tels que le pont ferroviaire d'Olargues construit par la Compagnie de travaux métalliques Fives-Lille et situé à l'entrée est du village. Cette nouvelle ligne, inaugurée le 10 novembre 1889, développa l'exportation des productions locales et favorisa la renommée de la cerise et du marron jusque sur les marchés parisiens.

L'histoire de cette ancienne baronnie devenue chef-lieu de canton est racontée dans un musée créé en 1989, à l'initiative des habitants et de la municipalité d'Olargues, et enrichi par des collectes d'objets et de photographies de familles olarguaises. Outils liés à la castanéculture, à la vigne, aux métiers de sabotier, cordonnier, forgeron, mais aussi dentelles et travaux au crochet réalisés par de jeunes filles, élèves à l'école d'Olargues au début du XX^e siècle, ou encore intérieurs reconstitués, plongent le visiteur dans le quotidien d'autrefois et transmettent aux jeunes générations la mémoire des anciens.



➤ Reconstitution d'un intérieur, musée d'Olargues. © F. Renerre / PHLV

À Bédarieux, l'atelier de charron de la famille Royo

Sur la place Pasteur, près des rives de l'Orb, l'atelier de charron de la famille Royo commença son activité en 1928. Jusqu'à sa fermeture dans les années 1980, les Bédariciens ont pu y faire réparer des charrettes en tout genre. Conservé dans son état d'origine, cet atelier nous invite à découvrir sa forge, son établi et ses machines d'un autre temps. Il constitue un rare témoignage du métier de charron, autrefois essentiel pour l'entretien des véhicules.

L'association *Curiositats Musèu* présente les outils utilisés, les machines et installations nécessaires (la cintreuse, la refouleuse, l'étuve) ainsi que le déroulement des étapes de fabrication d'une roue. Un film, tourné en 1943 dans un environnement similaire, permet également de voir les charrons en action.

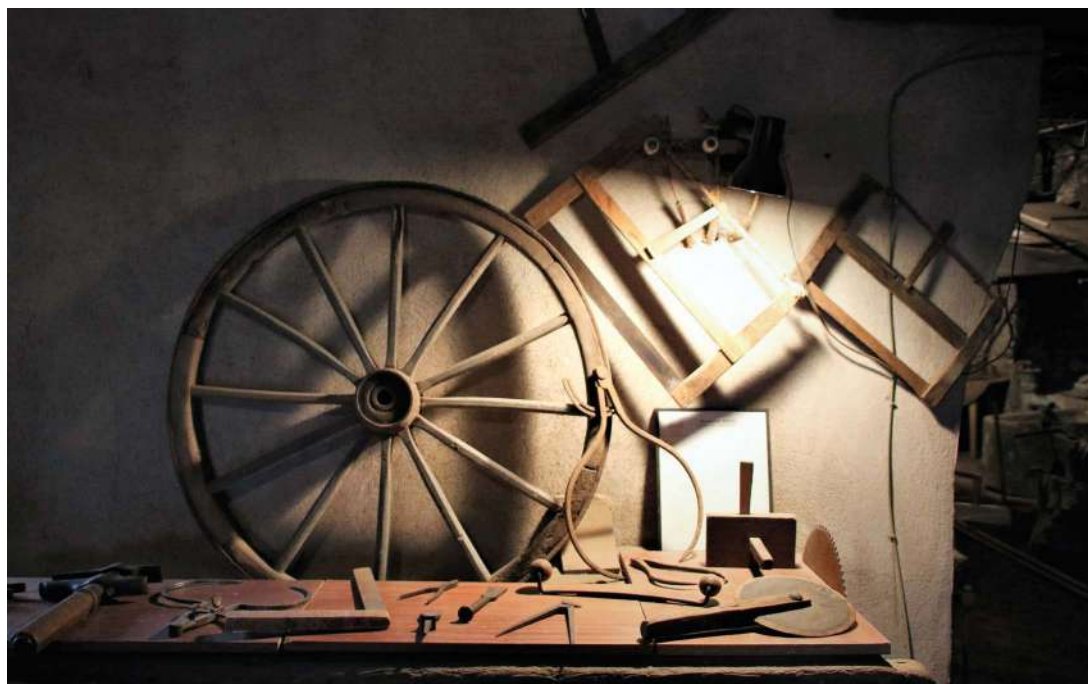
Tout à côté de l'atelier, l'écurie, où autrefois les chevaux se reposaient en attendant que la charrette soit réparée, est encore présente, avec son dallage du XVIII^e siècle. Quelques petits métiers (lavandière, fermière, vigneron...) y sont aussi présentés.

À SAVOIR

Au premier étage de la maison, au-dessus de l'atelier de charron, l'appartement familial a été transformé en un espace dédié aux expositions temporaires annuelles de *Curiositats*, tout en gardant les manteaux de cheminées et les sols anciens décorés de beaux carreaux de ciment à motifs.



↳ L'atelier du charron, Curiositats Musèu. © F. Renerre / PHLV



↳ Les outils du charron, Curiositats Musèu. © F. Renerre / PHLV

À Cassagnoles, la maison où l'abeille est reine

Créée en 1995 à l'initiative de quelques passionnés, la Maison de l'Abeille a une vocation plurielle : l'éducation à l'environnement, la protection de l'abeille et la valorisation des produits de la ruche. La salle d'exposition aménagée dans l'ancienne école du village présente notamment les outils de l'apiculteur et plusieurs types de ruches. On y retrouve ainsi les ruches traditionnelles faites dans des troncs de châtaigniers, ainsi qu'un rare presseur à miel en bois.

La Maison de l'Abeille est aussi un conservatoire vivant puisqu'une ruche y est installée. Il faut souligner que Cassagnoles se situe à la croisée des influences méditerranéenne, continentale



➤ Presseur à miel, Maison de l'Abeille. © F. Renerre / PHLV

et océanique. Cette triple influence climatique favorise une diversité floristique intéressante pour l'apiculture car la floraison successive des différentes plantes mellifères s'échelonne sur plusieurs mois : thym, romarin, châtaigniers, cerisiers, vignes, pissenlits, ronces... Autant de ressources pour l'abeille, qui a besoin de butiner 200 000 fleurs pour produire une seule cuillerée de miel !



➤ Ruche dans un tronc de châtaignier. © F. Renerre / PHLV



➤ La boutique de la modiste, musée du Jouet et de l'objet ancien. © F. Renerre / PHLV

De Bédarieux à Puisserguier, retours en enfance

Bédarieux recèle un autre lieu insolite : le musée du Jouet et de l'objet ancien. L'histoire de cette collection prend racine dans la maison familiale de Guy Vignals où furent amassés, au fil de quatre générations, des objets divers et variés.

Aujourd'hui, ce sont 13 000 objets qui sont présentés à travers 15 thématiques. On y découvre des objets du quotidien et des ustensiles, accessoires et outils liés aux métiers des aïeux de Guy Vignals : une grand-mère modiste, un grand-père sabotier, un ancêtre pharmacien, un autre lieutenant-colonel dans les années 1890...

Mais les jeux et jouets figurent également en bonne place dans ce musée. En plus des petites voitures collectées par centaines, avec souvent leurs boîtes d'origine, et des figurines en tout



↳ La salle de classe de l'écomusée de Puisserguier. © F. Renerre / PHLV



↳ Jeu de la pêche et revue La semaine de Suzette, musée du Jouet et de l'objet ancien. © F. Renerre / PHLV



↳ Collection de plumes, écomusée de Puisserguier. © F. Renerre / PHLV

genre, on y retrouve de nombreux jeux de société, comme un authentique Nain jaune, un jeu de pêche à la ligne ou encore un très rare jeu de loto. Des poupées et pantins sont aussi présentés avec dînette et chambres miniatures. Livres, revues et cahiers d'écoliers, porte-plumes et flacons d'encre complètent cette collection dédiée à l'enfance.

Le monde de l'enfance et l'école de Jules Ferry sont aussi à l'honneur à Puisserguier où l'association Les MémoiRes de Puisserguier a créé, en 2012, un écomusée dans les murs de l'ancienne école. Dans une présentation immersive - la classe de l'école du village est reconstituée dans ses moindres détails - on retrouve, entre autres, les outils du maître, les vieux pupitres en bois, l'encre violette, les plumes Sergent Major et autres fournitures scolaires et les fameux « bons points ». Le visiteur peut même s'exercer à écrire au porte-plume : faire une dictée ou passer le certificat d'étude !

La vocation de cet écomusée est aussi de recenser, collecter, préserver et valoriser des documents et objets relatifs à la mémoire ouvrière, artisanale, sociale, commerciale et coopérative locale. C'est toute la vie d'un village qui est évoquée en ce lieu, depuis la reconstitution de certains commerces (l'épicerie, la mercerie, le salon de coiffure, la pharmacie) jusqu'à la présentation des outils agricoles (notamment ceux liés à la viticulture) et de la pompe à bras des pompiers de Puisserguier, exposés dans la cour de l'ancienne école.

À travers les âges à la Maison du Patrimoine de Roquebrun

À Roquebrun, il est possible de découvrir la riche histoire de ce petit village languedocien à la Maison du Patrimoine. Situé sous l'église Saint-André, en haut du bourg, ce lieu restauré par les bénévoles de l'association Patrimoine et Mémoire de Nostre País retrace l'histoire de Roquebrun de la Préhistoire au XX^e siècle sous différentes thématiques.

Un espace est consacré aux métiers exercés autrefois dans cette zone montagneuse. L'on peut notamment y retrouver des outils d'ouvriers charbonniers, de facteurs de pipes de bruyère pour l'industrie jurassienne de Saint-Claude ou encore une évocation de l'extraction du marbre. L'on peut également y redécouvrir l'exploitation et la transformation textile du genêt sauvage qui permettait à la population de se fournir en cordage, sacs ou encore en linge de maison.

La reconstitution d'un intérieur d'hôtel et de ses cuisines de la fin du XIX^e siècle témoigne également des conditions de vie de cette époque.



↳ Espace consacré à l'exploitation du marbre de la Maison du Patrimoine. © Jean Greslé



↳ Évocation de l'hôtel de Roquebrun. © Jean Greslé



➤ Reconstitution d'un atelier de couturière à l'Écomusée de Puisserguier. © F. Renner / Pays HLV



Collection de paniers au Curiositats Musèu de Bédarieux. © F. Renerre / Pays HLV

LES BANNIÈRES DE CRUZY, TÉMOINS D'UN DÉSESPOIR VITICOLE

C'était en 1990. Un habitant de Cruzy vint trouver Francis (dit Titi) Fages au musée du village et lui dit : « Je viens de trouver ces étoffes poussiéreuses dans mon grenier. Ça peut intéresser le musée ? ».

Bannières de révoltés : des documents rares et fragiles

Quelle ne fut pas la surprise de l'équipe du musée de découvrir quatre bannières de la révolte des vignerons de 1907, étendards brandis lors des grandes manifestations issues de la mévente du vin et de la chute des cours. Ces événements culminèrent en juin lorsque l'armée tira sur la foule à Narbonne et que le 17^e régiment de ligne se mutina à Béziers. Cette révolte a laissé une trace profonde dans les mémoires, à Cruzy comme dans toute la région Languedoc-Roussillon, région viticole par excellence.

Peintes à la colle sur de la toile de jute par un artiste local, Joseph Cambos, longues de 156 cm et larges de 91 cm, ces bannières conçues pour des manifestations n'avaient pas vocation à être conservées. Leur survie en fait des pièces rares où slogans et dessins naïfs témoignent avec force du désespoir des viticulteurs réduits à la misère.

L'intérêt de ces rares documents est aussi qu'on les retrouve en situation dans les photographies de l'époque. Sur la photographie présentée en grand format au musée de Cruzy, on constate



➤ Photographie prise lors de la manifestation du 9 juin 1907 à Montpellier © F. Renerre / Pays HLV



↳ Dos de la bannière datée du 26 mai 1907 © F. Renerre / Pays HLV

que ces bannières ont été utilisées par des manifestants venus de la commune ariégeoise de Limoux. Et effectivement, sous le nom Cruzy peint en haut des bannières, on distingue par endroits les lettres qui composaient auparavant le nom de la ville de Limoux. On peut donc supposer qu'elles ont été réutilisées par les vignerons de Cruzy pour d'autres manifestations. Des quatre bannières conservées, l'une a été brandie lors de la manifestation de Carcassonne, le 26 mai



↳ Détail de la bannière datée du 2 juin 1907 © F. Renerre / Pays HLV

1907. Elle représente un viticulteur tenant un drapeau français replié dans sa main gauche. Sur un bandeau disposé en partie basse est inscrit : « Gueux aujourd'hui, révoltés demain ». Au dos, une autre inscription, en occitan cette fois, déclare : « *Qu'anan débéni ? Sé beden pas lé bi ?* » (« Qu'allons nous devenir ? Si nous ne vendons pas le vin ? »). Une autre bannière a été utilisée à Nîmes, le 2 juin 1907. Elle figure un homme se tenant la tête entre les mains devant



↳ Bannière datée du 9 juin 1907 © F. Renerre - Pays HLV

la porte d'un hospice grande ouverte, avec ces mots : « Voilà Paysan !! Ce qui t'attend !! » et au verso, toujours en occitan : « *Paouré Paysan ! Per manja & béouré !! Crébaras dé fam !! Sé fas pas a déouré !!* » (« Pauvre Paysan ! Nous venons pour manger et boire !! Tu crèveras de faim !! Si tu ne fais pas à devoir !! »).

Enfin, deux autres bannières ont défilé au meeting de Montpellier, place de la Comédie, le



↳ Dos de la bannière datée du 9 juin 1907 © F. Renerre / Pays HLV

9 juin 1907. Sur la première, un homme, un fusil dans la main droite, tient un drapeau sur l'épaule gauche sur lequel est écrit « La dernière étape ». Il est représenté au-dessus d'un bandeau portant le slogan : « Montpellier, halte aux gueux !! En avant les révoltés. ». Le dos présente l'inscription : « Attention ! Pas d'équivoque. Nous venons pour l'abattage ». La seconde bannière datée du 9 juin figure elle aussi un vigneron avec cette mention : « L'hospice ! Oh ! Non. Plutôt la mort » et au dos : « Le peuple est souverain, c'est à lui de donner les ordres ».

Dès leur entrée au musée, ces bannières ont immédiatement trouvé une place dans les vitrines mais, avec le temps, l'humidité et les fortes chaleurs ont commencé à les détériorer : décoloration, moisissures... Le Conseil départemental de l'Hérault a alors pris en charge la restauration (par Patrick Roche, en 1996) et la conservation de ces calicots, classés Monuments Historiques le 13 octobre 1997.

Les quatre bannières sont désormais présentées, à l'abri des UV, dans des vitrines offrant une température et un taux d'humidité contrôlés. Pièces majeures du musée de Cruzy pour la période contemporaine, elles connaissent un franc succès auprès des visiteurs.

Retour sur les événements de 1907

Le 11 mars 1907, 87 vignerons du village d'Argeliers conduits par Marcellin Albert se rendent à Narbonne où siège une commission d'enquête parlementaire envoyée pour étudier la crise de mévente des vins qui sévit depuis sept ans. Afin d'obtenir le droit de vivre en travaillant leur terre, ils exigent que la lutte contre la fraude soit mise à l'ordre du jour et inaugurent une série de manifestations pacifiques qui envahissent, dimanche après dimanche, les esplanades des villes du Languedoc et du Roussillon pour atteindre le 9 juin, à Montpellier, le chiffre de 500 000 participants, inégalé depuis. Bientôt rallié par Ernest Ferroul, maire socialiste de Narbonne, et appuyé sur une mobilisation générale sans distinction d'opinion ni de classe sociale, Marcellin Albert adresse au gouvernement de Clémenceau un ultimatum pour le vote d'une loi et déclenche, le 10 juin, la grève de l'impôt et la démission des municipalités. Le Midi est occupé militairement, la plupart des dirigeants de la révolte sont emprisonnés, des fusillades font six morts à Narbonne les 19 et 20 juin. Le 17^{ème} régiment d'infanterie de Béziers se mutine alors, et ne se soumet que sous promesse d'indulgence, avant d'être expédié à Gafsa (Tunisie).



Les bannières dans les vitrines spécifiquement conçues pour leur conservation © F. Renerre / Pays HLV

Reçu par Clémenceau le 23 juin, Marcellin Albert est discrédité par le prêt d'un billet de 100 francs pour payer son retour.

Les 29 juin et 15 juillet sont votées les lois qui encadrent pour un siècle la production et le marché des vins en France, en imposant la déclaration des récoltes, en réglementant le sucrage, en pourchassant la fraude et en contrôlant le mouvement des vins. La Confédération générale des vignerons (C.G.V.), première organisation d'un grand secteur agricole, est créée à Narbonne, le 22 septembre, sous la présidence de Ferroul.

Le mouvement de 1907 a tenu en haleine la presse nationale et l'opinion publique pendant plusieurs mois, ce qui suffirait à justifier son évocation. Par sa masse, sa durée, l'unanimité manifestée, il représente la dernière grande révolte paysanne qui se soit déroulée en France, devenant une référence permanente pour d'autres mouvements. Par ses méthodes modernes : fixation des objectifs, propagation des mots d'ordre par la presse, pancartes, discours, interventions parlementaires, il illustre la démocratie participative. Par ses résultats qui inaugurent une intervention permanente de l'État dans la régulation d'un secteur économique, il modifie profondément l'économie française. Enfin, il institue des préoccupations écologiques et éthiques, avec la défense du vin naturel, et politiques, avec la référence affirmée au Midi occitan, la volonté de défendre l'emploi et la prise en compte des spécificités régionales dans la conduite des affaires publiques.

DES LIEUX D'ÉVEIL À L'ART ET À LA CRÉATIVITÉ

Le Pays Haut Languedoc et Vignobles est aussi un territoire ouvert à la création artistique. Plusieurs musées et espaces muséographiques accueillent des artistes plasticiens, mais aussi des musiciens, des comédiens, des conteurs à l'occasion de spectacles ou lors de résidences d'artistes. Deux établissements travaillent en étroite synergie avec les acteurs de la création contemporaine : l'Espace d'art contemporain de Bédarieux et le Domaine de Roueïre à Quarante.

L'espace d'Art contemporain de Bédarieux

L'ancien hospice Saint-Louis est constitué de deux ailes dont l'une porte le nom de « Maison des Arts de Bédarieux ». Au rez-de-chaussée se trouve un espace d'Art contemporain municipal composé de quatre pièces d'exposition réparties sur plus de 200 m².

Depuis le début des années 2000, cet espace est un lieu dédié à la valorisation et à la promotion de la création artistique. Chaque saison, sa programmation est rythmée par différentes expositions temporaires qui participent à la politique culturelle de la ville. Peintres, photographes, sculpteurs et plasticiens croisent leurs arts et leurs regards.

En parallèle des expositions, de nombreux événements sont organisés par le service culturel en lien avec les autres acteurs culturels de la ville : débats avec les invités, concerts, partenariat avec la médiathèque, visite de groupes scolaires...

À Quarante, le Domaine de Roueïre

Géré par la communauté de communes Sud-Hérault, cette ancienne cave viticole a la particularité de réunir en un même lieu un service éducatif de territoire, une salle d'exposition d'art contemporain et un fonds patrimonial.

Tout au long de l'année, l'équipe du Domaine de Roueïre œuvre pour favoriser la rencontre entre l'art, le patrimoine et le public. Des expositions sont régulièrement présentées dans le cadre de la saison culturelle Sud-Hérault. Conçues comme des projets vivants, elles sont accompagnées d'actions développées par le service éducatif : ateliers d'art plastique, visites commentées ou stages pendant les vacances scolaires.

Les artistes qui exposent au Domaine de Roueïre sont de renommée régionale, nationale, voire internationale. Leurs œuvres mettent en valeur une ou plusieurs techniques artistiques : installation, peinture, dessin, sculpture, décor, photographie... Le Domaine a adopté le principe de la résidence, chaque artiste



» Salle d'exposition de l'Espace d'Art contemporain © Service culturel de Bédarieux

réalisant une œuvre in situ dévoilée au public le jour du vernissage. C'est ainsi qu'au fil des ans et des expositions, le Domaine de Roueïre a constitué une collection qui reflète la variété et le dynamisme de la création contemporaine.

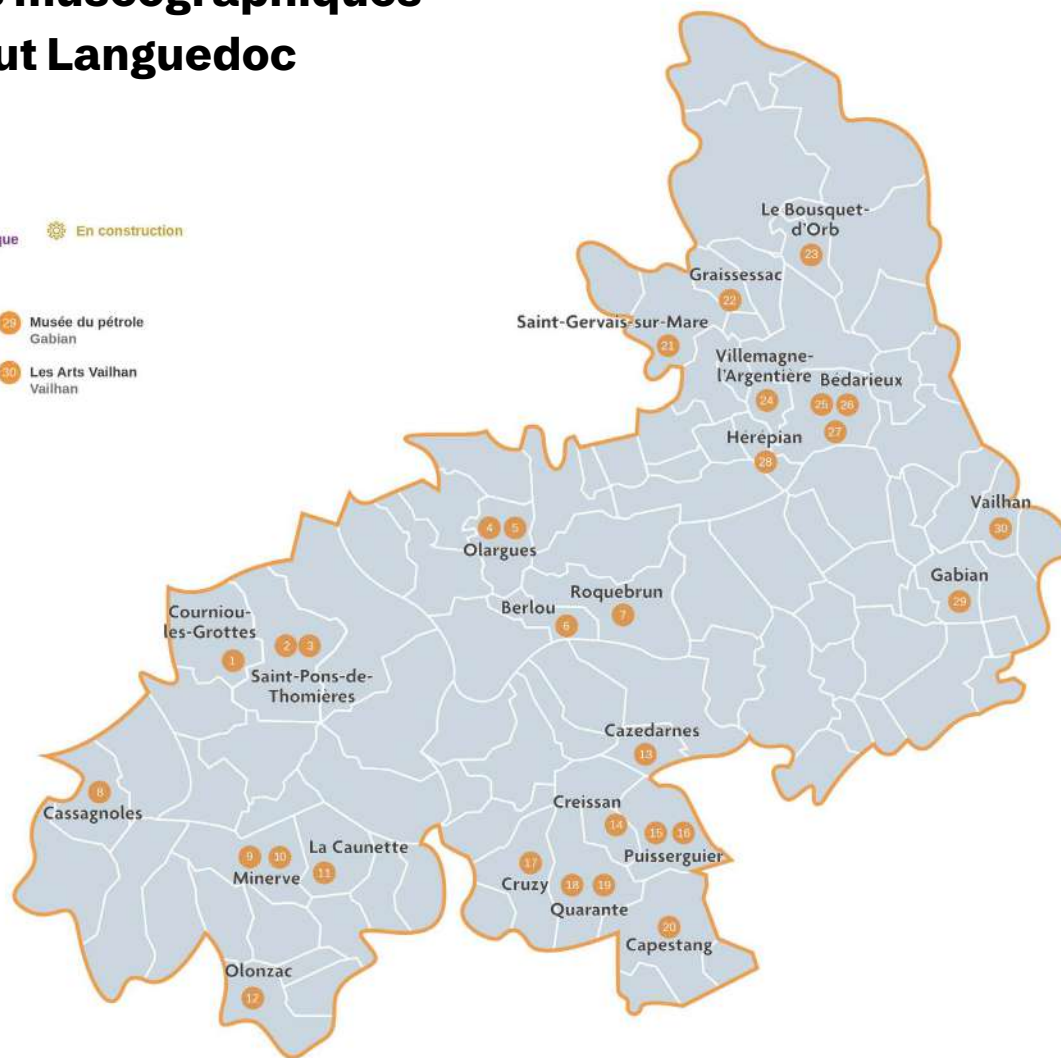


➤ Adrien Belgrand, *La balade de Saint-Chinian*, 2021-2022, Acrylique sur toile, 114 x 195 cm (coll. Centre d'arts et du patrimoine du Domaine de Roueïre - Communauté de communes Sud-Hérault)



Carte des musées et espaces muséographiques du Pays d'art et d'histoire Haut Languedoc et Vignobles

- | | | | | | |
|--|--|--|--|--|--|
| | | | | | |
|--|--|--|--|--|--|
-
- | | | |
|---|--|-----------------------------|
| Musée de la Spéléologie
Courniou-les-Grottes | Écomusée de la vie d'autrefois
Puisserguier | Musée du pétrole
Gabian |
| Musée de Préhistoire régionale
Saint-Pons-de-Thomières | Musée de Cruzy
Cruzy | Les Arts Vailhan
Vailhan |
| Centre de ressources du PNRHL
Saint-Pons-de-Thomières | Musée archéologique
Quarante | |
| Musée des arts et traditions populaires
Olargues | Centre d'arts et du patrimoine du domaine de Roueire
Quarante | |
| Centre Cébenna
Olargues | Château des Archevêques de Narbonne
Capestang | |
| Maison du Cambrien
Berlou | Maison Cévenole
Saint-Gervais-sur-Mare | |
| Maison du Patrimoine
Roquebrun | Musée Graissessac Autrefois
Graissessac | |
| Maison de l'Abeille
Cassagnoles | Musée Les lumières de la Mine
Le Bousquet-d'Orb | |
| Musée d'archéologie et de paléontologie
Minerve | Centre archéologique Saint-Grégoire
Villemagne-l'Argentière | |
| Musée Hurepel
Minerve | Musée du Patrimoine et Maison des Arts
Bédarieux | |
| Le Géoscope
La Caunette | Musée du jouet et de l'objet ancien
Bédarieux | |
| Musée d'archéologie
Olonzac | Curiosités Muséum
Bédarieux | |
| Musée de l'Abbaye de Fontcaude
Cazedarnes | Musée de la Cloche et de la Sonnaille
Hérépian | |
| Château de Creissan
Creissan | | |
| Château de Puisserguier
Puisserguier | | |



©Com'Ube - Exception

BÉDARIEUX

Musée du Jouet et de l'Objet ancien

8 ter rue Saint-Alexandre,
34600 Bédarieux
☎ +33 (0)6 23 96 30 08
✉ vignalsg@gmail.com
🌐 www.musee-du-jouet-bedarieux.com
🌐 www.grandorb.fr

BÉDARIEUX

Curiositats Musèu

15 place Pasteur, 34600 Bédarieux
☎ +33 (0)4 67 23 86 35
☎ +33 (0)6 78 11 72 56
✉ folk-art@curiositats.fr
🌐 www.curiositats.fr
🌐 www.grandorb.fr

BÉDARIEUX

Espace d'art contemporain Maison des Arts

19 avenue Abbé Tarroux, 34600
Bédarieux
☎ +33(0)4 67 95 48 27
🌐 www.bedarieux.fr
🌐 www.grandorb.fr

BERLOU

Maison du Cambrien

5 rue de Paillos, 34360 Berlou
☎ +33 (0)6 84 63 19 41
🌐 lamaisonducambrien.wixsite.com/
maisonducambrien/la-maison-du-
cambrien

LE BOUSQUET-D'ORB

Musée Les lumières de la mine

2 chemin de Saint-Martin,
34260 Le Bousquet d'Orb
☎ +33 (0)4 67 23 80 72
☎ +33(0)4 67 95 01 07
✉ accueil-mediatheque@
lebousquetdorb.fr
🌐 www.grandorb.fr

CAPESTANG

Château des Archevêques de Narbonne

9 place Gabriel Péri, 34310 Capestang
☎ +33 (0)4 67 37 51 23
🌐 www.locastel-capestang.fr

CASSAGNOLES

Maison de l'Abeille

34210 Cassagnoles
☎ +33 (0)6 14 66 65 66
☎ cass-abeille@orange.fr
🌐 lamaisondelabeille.fr

LA CAUNETTE

Géoscope

6 rue du Cabaret, 34210 La Caunette
🌐 www.art-du-terroir.com

CREISSAN

Château de Creissan

Rue du Château, 34370 Creissan
☎ +33 (0)4 67 93 75 41 (mairie
de Creissan)

CRUZY

Musée de Cruzy

6 rue de la Poste, 34310 Cruzy
☎ +33 (0)4 67 89 35 87
✉ musee.cruzy@wanadoo.fr
🌐 www.musee-cruzy-acap.fr

CAZEDARNES

Musée de l'abbaye de Fontcaude

Abbaye de Fontcaude,
34460 Cazedarnes
☎ +33(0)4 67 38 23 85 / mail :
contact@abbaye-de-fontcaude.com
🌐 www.abbaye-de-fontcaude.com

COURNIOU-LES-GROTTES

Grotte de la Devèze - Espace de découverte du milieu souterrain

Esplanade de la Gare,
34220 Courniou-les-Grottes
☎ +33 (0)4 67 97 03 24
✉ mail : grottedeladeveze@orange.fr
🌐 www.lafileusedeverre.fr

GABIAN

Musée du Pétrole

Mairie, 2 rue des Violettes,
34320 Gabian
☎ +33 (0)4 67 24 65 18

GRAISSESSAC

Musée Graissessac Autrefois

Plateau Sainte-Barbe
34260 Graissessac
☎ +33 (0)6 76 99 25 69

✉ dpetdg@gmail.com
🌐 www.sites.google.com/site/dpetdc
🌐 www.grandorb.fr

HÉRÉPIAN

Musée de la Cloche et de la Sonaille

Espace Campanaire André Malraux,
avenue de la Gare, 34600 Hérépian
☎ +33 (0)4 67 95 39 95
✉ mail : museeherepian@grandorb.fr
🌐 www.grandorb.fr

MINERVE

Musée d'Archéologie et de Paléontologie

Place du Monument, 34210 Minerve
☎ +33 (0)7 88 91 04 96
✉ musee.minerve@gmail.com
🌐 www.minerve-occitanie.fr

MINERVE

Musée Hurepel

5 rue des Martyrs, 34210 Minerve
☎ +33 (0)4 68 91 12 26
🌐 www.minervois-caroux.com

OLARGUES

Musée des arts et traditions populaires

Escalier de la Commanderie,
34390 Olargues
☎ +33 (0)4 67 97 70 79
✉ musee@olargues.org
🌐 www.olargues.org



OLONZAC

Musée archéologique - Centre de Recherche et de Documentation du Minervoïs (CRDM)

9 boulevard Pasteur, 34210 Olonzac
 ☎ +33 (0)6 85 52 72 64
 ✉ contact-crdm@musee-olonzac.fr
 🌐 www.musee-olonzac.fr

PUISSENGUIER

Château médiéval

Plan des Cathares, 34620 Puisserguier
 ☎ +33 (0)6 62 14 70 96
 🌐 www.ville-puisserguier.com
 Facebook : Château de Puisserguier

PUISSENGUIER

Écomusée de la Vie d'autrefois

Rue de la Gai Sortie, 34620 Puisserguier
 ☎ +33 (0)6 76 47 20 57
 ✉ corinnemilhet@aol.com
 🌐 ecomusee-de-puisserguier.webnode.fr

QUARANTE

Musée archéologique et Trésor de l'abbatiale

Rue du Porche, 34310 Quarante
 ☎ +33 (0)6 56 87 42 09
 ☎ +33 (0)6 99 91 03 42

QUARANTE

Le Domaine de Roueïre - Centre d'Arts et du Patrimoine

Domaine de Roueïre, 34100 Quarante
 ☎ +33 (0)4 67 25 00 25
 ✉ domaine.reire@cc-sud-herault.fr
 🌐 www.cc-sud-herault.fr
 🌐 www.lasaison-sudherault.com

ROQUEBRUN

Maison du Patrimoine

Eglise Saint-André, 34460 Roquebrun
 Musée en cours d'installation

SAINT-GERVAIS-SUR-MARE

Maison Cévenole des arts et traditions populaires

12 rue du Pont, 34610 Saint-Gervais-sur-Mare
 ☎ +33 4 67 23 68 88
 ✉ mc.stgervais@orange.fr
 🌐 www.grandorb.fr
 Facebook : Maison Cévenole

SAINT-PONS-DE-THOMIÈRES

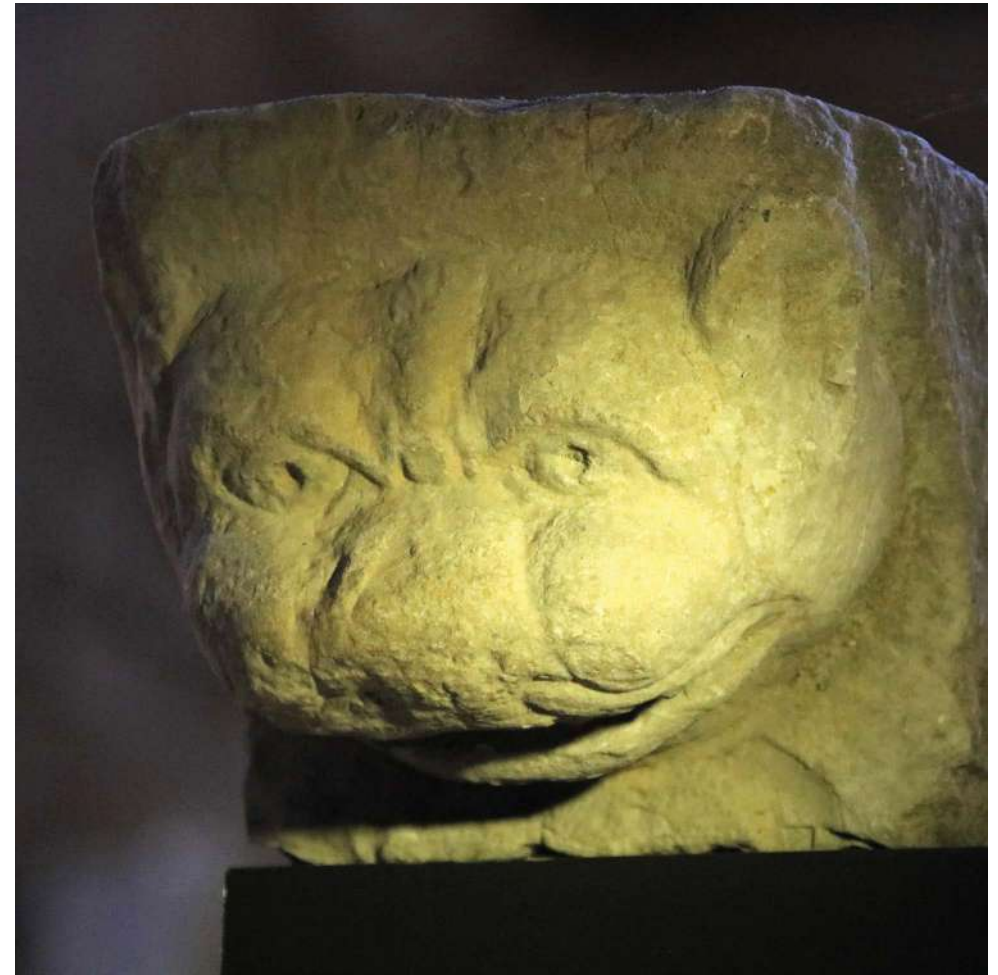
Musée de Préhistoire régionale

8 Grand Rue, 34220 Saint-Pons-de-Thomières
 ☎ +33 (0)4 67 97 06 65
 ✉ museedeprehistoire@cdcmc.fr
 🌐 www.cc-minervoïs-caroux.fr

VILLEMAGNE-L'ARGENTIÈRE

Musée du Centre archéologique Saint-Grégoire

5 rue Saint-Grégoire, 34600 Villemagne-l'Argentière
 ☎ +33 (0)6 08 87 21 52
 🌐 www.grandorb.fr



↳ Modillon à tête de lionne du musée Saint-Grégoire, Société archéologique et historique des hauts cantons de l'Hérault, Villemagne-l'Argentière. © F. Rennerre / Pays HLV

LE PAYS D'ART ET D'HISTOIRE



Le Pays d'art et d'histoire Haut Languedoc et Vignobles fait partie du réseau national des Villes et Pays d'art et d'histoire.

Le ministère de la culture attribue le label Villes et Pays d'art et d'histoire aux collectivités locales qui mettent en œuvre une politique de valorisation des patrimoines et du cadre de vie. Il garantit la compétence des guides conférenciers, des animateurs et animatrices de l'architecture et du patrimoine, ainsi que la qualité de leur action. Des vestiges archéologiques à l'architecture contemporaine, les Villes et Pays d'art et d'histoire mettent en scène le patrimoine dans sa diversité. Aujourd'hui un réseau de plus de 200 territoires labellisés vous offre son savoir-faire sur toute la France.

Découvrez le Pays d'art et d'histoire en compagnie d'un guide conférencier.

Agréé par le ministère de la Culture, le guide conférencier vous accueille. Il connaît le patrimoine local et vous donne les clés pour le comprendre et l'apprécier.

Le Pays d'art et d'histoire c'est :

- Un territoire qui représente 102 communes et près de 80 000 habitants
- Quatre communautés de communes associées dans un projet commun : Les Avant-Monts, Grand Orb, Du Minervoisy au Caroux, Sud Hérault
- Un porteur de projet : le Syndicat mixte du Pays Haut Languedoc et Vignobles
- Un label attribué en juillet 2016 par le ministère de la Culture



➤ Détail du chapiteau de sainte Catherine, musée de l'abbaye de Fontcaude à Cazédarnes. © F. Renerre / Pays HLV



FOCUS SUR LES

COLLECTIONS



RENSEIGNEMENTS

PAYS HAUT LANGUEDOC ET VIGNOBLES

1 rue de la voie ferrée

34360 SAINT-CHINIAN

Tél : 04 67 38 11 10 / 06 78 35 98 98

www.haut-languedoc-vignobles.com



Projet cofinancé par le Fonds Européen Agricole pour le Développement Rural
L'Europe investit dans les zones rurales

